

ESS RUF

1 ex -

8021

- J.J. RUFFLE -

CENT JOURS D'ESCARPIT

- ETUDE STYLISTIQUE DU
BILLET DU MONDE -

ÉCOLE SUPÉRIEURE
DE JOURNALISME
DE LILLE

E.S.J.

Nous tenons à remercier particulièrement
M. Robert ESCARPIT pour les réponses qu'il a
bien voulu apporter à nos questions, et M.
Maurice DELEFORGE, maître de mémoire, sans
lequel ce travail n'aurait pu voir le jour .

A MES PARENTS.

AVANT-PROPOS

La signification du mot billet offrirait un sérieux casse-tête à un étranger désireux de saisir toutes les subtilités de la langue française. En effet, ne s'étend-elle pas du billet doux au billet de banque, en passant par ceux d'avion et de théâtre ? Mais celle qui nous intéresse plus particulièrement est encore plus éloignée de ces acceptions puisqu'il s'agit du billet de quotidien.

Il semble que le journal engendre par nécessité ce petit encadré de tous les jours. La liste suivante en apporterait la preuve, si c'était encore à faire :

- La vie qui va - par Gérard David (L'Echo de Lyon).
- Cavalier seul - Frossart (Le Figaro).
- Petit édito (France-Soir).
- Le papier de Guérin (L'Aurore)
- Pythéas (Le Télégramme).
- Le papier de Wolf (Paris-Normandie).
- Bagatelle - par le havrais libre (Le Havre Libre).
- Des hommes et des faits - par Lucien Hérard (Le Courrier Picard).
- De ma lucarne - par Alexakis (La Croix). et J. Buisson
- Autant en emporte le vent (La Voix du Nord). De qui ?

Cette liste ne donne qu'un aperçu de ce que l'on peut trouver dans la Presse quotidienne française. Il faudrait aussi y ajouter tous les "Propos" des pages locales, pour les habitués (1).

Qu'est-ce qu'un billet, pourquoi ces quelques lignes journalières sur des sujets aussi divers, aussi éloignés, apparemment, que la politique internationale, les hippies ou le sort de la dernière vague de bacheliers ? D'où vient cet engouement, avec des réserves bien entendu, que provoque le billet auprès de ses lecteurs respectifs, qui entraîne même certains à conserver précieusement, dans une chemise, le petit rectangle de mauvais papier ; d'où provient ce succès qui fait qu'on en parle et que les profanes connaissent ?

Est-il donc possible d'intéresser ainsi, journalièrement, son public, de le sentir toujours présent, toujours fidèle, toujours prêt à prendre parti pour ou contre, mais jamais indifférent ?

Le billet n'est-il pas cette petite tache de couleur sur la grande toile blanche, vers laquelle les yeux se portent instinctivement ? Pourquoi ? Pour y chercher un peu de chaleur, un peu de vie, pour voir ce qu'il en pense, ce qu'il en dit, lui, l'écrivain, au milieu des informateurs à la rigueur scientifique, lui le trouble-fête qui, en une vingtaine de lignes, va tirer la morale de l'actualité, les conclusions du dernier massacre, de l'ultime vote, de cette loi autour de laquelle on fait tant de bruit. On l'attend ! Saura-t-il s'en sortir ? Son champ d'action est des plus réduits. Il doit aller vite car l'actualité le presse de ses exigen-

(1) - Remarquons au passage que le phénomène se retrouve sur nos chaînes de radio. Le "speech" de Marcel Haedrich, sur EUROPE n° 1, n'est rien d'autre que l'équivalent parlé de notre billet.

ces; frapper sec pour laisser son empreinte. On l'attend au pied du mur et, chaque jour, son écrit est remis en question. Le moindre faux pas et c'est un désastre ! Rien n'est plus acharné à revendiquer, à huer qu'un public blasé. Sans se sentir une âme de chrétien dans l'arène, le billetiste n'en est pas moins entièrement dépendant des goûts de son public. Seul contre la foule, comme le dompteur face aux lions, il doit savoir mener l'actualité au fouet, jongler, se faire applaudir, sans négliger, au contraire, d'apporter les coordonnées d'une réflexion profonde. Il est le virtuose, l'orfèvre dont on attend les prouesses.

Des morts, un accident, un incendie, une loi contre la drogue, bien sûr, mais qu'est-ce que cela peut cacher, qu'y a-t-il derrière ces événements ? Ai-je le temps d'ingurgiter toutes ces colonnes étroites, au caractère souvent difficile, pour en tirer des conclusions, faire une synthèse, me faire plus exactement une idée ? Au bureau, pas le temps ! Au restaurant, pas question ! A la maison, trop occupé ou fatigué ! Alors, heureusement, il me reste ce billet, qui tombe juste à propos. L'essentiel y est dit, avec vélocité, charme, mordant, justesse.

Bien qu'il semble d'un autre âge, depuis longtemps enterré, qu'il rappelle un peu ce qu'était le journal, à sa naissance, cette Presse "d'un engagement", tous les "J'accuse" des pléiades de Zola, tous les feuillets s'élevant dans la gloire et sombrant, en haletant, au second numéro, une Presse d'action, emportée, raisonneuse, le billet n'en est pas moins expressément actuel, en ce sens qu'il tient sa place au milieu du reste de l'information et qu'il la tient bien.

Au MONDE, le billet c'est Robert Escarpit. Un nom, une signature, un homme, un style. Cela est si vrai que le billet est sans doute l'un des quelques articles, dans un journal, dont on recherche, dont on connaît le signataire. L'étude du billet du MONDE va faire l'objet de notre travail.

Etudier le billet, c'est d'abord et avant tout étudier un genre de communication, un contenu philosophique ou sociologique, et la manière dont cette matière événementielle est présentée, traitée, c'est-à-dire l'étude proprement stylistique du genre en question.

INTRODUCTION

A droite ou à gauche, quelquefois au centre de la première page, mais toujours dans le bas du journal, il est là, quotidiennement, et c'est sans doute vers lui que l'homme pressé, en route pour son travail, va machinalement porter son regard matinal. Son surnom, il le porte bien, "Au jour le jour" car, toutes les vingt-quatre heures, il nous arrive, prêt à provoquer les plus inattendues et les plus diverses réactions, du sourire complice au rejet brutal dans le fond de la voiture.

Mais qui est-il donc ?

Le billet du MONDE, bien sûr, une trentaine de lignes, dans le même caractère italique, un titre neuf chaque jour, une signature pratiquement inchangée (1). On le déguste ou on l'avale de travers au petit déjeuner, on le reprend au repas de midi, on en parle, on le cite, on le déteste, mais on ne l'ignore pas.

- Mais avez-vous lu le dernier Escarpit ? Très bon

....

(1) - Il arrive, durant les mois d'été, qu'Escarpit se fasse remplacer par d'autres collaborateurs dont voici quelques noms : Pierre Mathias, Jean Egen, Maurice Denuzière, Bernard Alliot, Pierre Drouin.

- Escarpit... Escarpit... Quoi encore ?
- Mais le billet du MONDE, voyons !

A une époque où l'on réclame, où l'on prône une information de plus en plus objective, de plus en plus axée sur la "matérialité" des faits, une information brute, claire, nettement dépersonnalisée, nous sommes en droit de nous étonner de l'existence de ce petit article, une broutille, dirait-on. Et cependant, malgré sa taille infime, le billet offre souvent au lecteur un intérêt bien supérieur à celui d'un long et fastidieux article sur un sujet identique.

Le succès du billet du MONDE est incontestable. En voici pour preuve les résultats d'une enquête que nous avons menée auprès d'un public précis de futurs journalistes, censés être d'assidus lecteurs du MONDE. (Public de jeunes, il est vrai, mais qui représente bien la moyenne des lecteurs du MONDE. En effet, dans Notes et Etudes documentaires (septembre 1968), il est dit : "La clientèle du MONDE est proportionnellement la plus jeune :

- 21 % 25 ans,
- 27,3 % 25-35 ans,
- 27,3 % 35-49 ans,
- 18,3 % 50-64 ans,
- 2 % plus de 65 ans

et une de celles dont le niveau de culture est le plus élevé").

Pour cinquante personnes interrogées, nous avons obtenu les résultats suivants :

- 88 % de ces personnes lisent le billet du MONDE et, ce qui présente un intérêt supérieur,
- 74 % en font la première ou l'une de leurs premières lectures dans le journal.

Ajoutons que 90 % des personnes estiment que le billet est à sa place dans le MONDE, au milieu du reste de l'information.

Interrogé sur le rayonnement du billet, Escarpit répond : "On le lit beaucoup, mais j'ignore son rayonnement exact. Je reçois quatre à cinq lettres par jour".

Ces seuls résultats suffisent à montrer que le billet ne laisse pas les lecteurs indifférents; par la suite, ils ouvrent les portes à une étude approfondie du "phénomène Escarpit".

Quelle peut être la position, la volonté d'un écrivain - et nous entendons par là quelqu'un qui écrit, pas nécessairement des romans - qui a l'occasion unique de s'adresser régulièrement à un nombre considérable de gens, de toutes tendances, de tous partis, de toutes religions ? Le MONDE n'est pas un journal confidentiel, au même titre que COMBAT; ce n'est pas l'AURORE des éternels mécontents où la plume d'Henri Jeanson faisait merveille; ce n'est pas non plus le FRANCE-SOIR du Français moyen, avide de faits divers crapuleux ou scandaleux, d'idoles comblées ou de sensationnel assimilable. On le cite volontiers comme le journal "sérieux" par excellence, qui, refusant le message, ésotérique ou pas, la photo sur quatre colonnes du dernier cataclysme, veut offrir à ses lecteurs une information de haute qualité. L'homme qui lit le MONDE doit, nécessairement, en tirer profit. Nul ne sait ce que peut cacher cette soi-disant objectivité. Pour ce qui est du billet, constatons qu'il y échappe, par vocation, du moins en apparence.

Le succès du billet du MONDE est-il inscrit dans l'innépuisable phénomène de la Consommation, marque-t-il seulement les symptômes d'un attardement inquiétant, est-il l'expression d'un peu d'humanité et de bon sens, quelques gouttes d'humour pour lutter contre un univers plastifié et bétonné, un horizon de grèves et de sang, qui n'a même plus l'ultime charme d'être lamentablement absurde ?

Toute curiosité mérite d'être satisfaite, tout inté-

rêt comblé. Celui que le lecteur porte au billet d'Escarpit n'a d'égal que le nôtre. Billet, d'où viens-tu ? Qui es-tu ? Que caches-tu ?

Nous avons choisi, sans doute arbitrairement mais délibérément, conscient que tout travail pour être fructueux doit se limiter, de porter notre étude sur un laps de temps de trois mois environ, de fin mai à la mi-août 1970. Le nombre des billets d'Escarpit s'en est trouvé réduit, car durant cette période il laisse souvent sa place à d'autres. L'actualité nous a suggéré d'inclure tous les articles concernant la mort du général de Gaulle, tant il est vrai qu'elle doit demeurer l'un des critères essentiels d'une oeuvre d'information.

CHAPITRE PREMIER

ETUDE STYLISTIQUE DE TROIS BILLETS

Voici trois billets du MONDE, trois Escarpit, choisis au hasard parmi les cent que nous nous sommes soigneusement réservés. Au hasard ! Pas tout à fait, bien entendu, puisqu'ils concernent tous les trois le conflit Israélo-arabe. C'est jusqu'à présent leur seul point commun, autre que leur qualité de billet, autre que le petit "R. Escarpit" qui les termine.

Le premier, intitulé "Innocence", se trouve dans le MONDE du dimanche 24 et lundi 25 mai 1970.

AU JOUR LE JOUR

INNOCENCE

Les Palestiniens ne savaient pas qu'il y avait des enfants dans le car qui longeait la frontière. Les Israéliens non plus ne savaient pas, l'autre jour, qu'il y avait des enfants dans le camp qu'ils bombardaient.

Les guerres sont le règne de l'innocence : on ne sait jamais.

Peut-être serait-il temps d'apprendre. Peut-être serait-il temps de dépouiller ces guerres de leurs mensongères vertus et de comprendre qu'elles ne sont souvent que les jeux lâches et cruels d'hommes, incapables même de reconnaître et d'assumer leur culpabilité quand d'aventure on les prend, les mains rouges du sang inutile qu'ils ont versé... sans savoir.

ROBERT ESCARPIT.

Ce billet, composé de trois paragraphes comprenant, dans l'ordre, sept, deux et douze lignes, traite un sujet de politique étrangère, en l'occurrence le conflit qui oppose Palestiniens et Israéliens. Nous allons premièrement nous livrer à une étude détaillée du texte, qui va se rapprocher un peu d'une explication, proposition après proposition.

LES PALESTINIENS NE SAVAIENT PAS : En elle-même cette proposition ne présente pas une structure compliquée, ni un intérêt extrême. Seul le verbe prendra dans le contexte une importance et une force imprévue.

QU'IL Y AVAIT DES ENFANTS DANS LE CAR : Mise en place du décor, les enfants annonçant l'innocence dont il va être question.

QUI LONGEAIT LA FRONTIERE (lieu) : Cette relative qui marque le lieu a une grande portée dans la phrase. Escarpit ne dit pas ce qui s'est passé réellement, mais il nous montre le car roulant tranquillement sur la route, le long de la frontière, sous le soleil ardent et dans le silence le plus complet. Or, chacun sait qu'en cas de conflit c'est à la frontière d'abord qu'ont lieu les premiers échanges de coups de feu (1). On imagine assez bien les soldats, tapis derrière les rochers, rivés à leur mitrailleuse, attendant calmement leur proie et le car qui s'approche, qui s'approche ... La fusillade des innocents (car, bien entendu, les innocents se trouvent dedans, et non dehors, opposition qui dénote la double entente chère à Voltaire dont Swift fut un précurseur) n'en prend que davantage d'horreur.

(1) "Souvent, à lui seul, cet environnement transforme un fait anodin en événement. Tel incident de frontière à tel endroit et dans telles circonstances peut n'être qu'un simple fait-divers - pensez à ce qui se passe souvent en Palestine; mais il peut devenir un événement qui risque d'entraîner, s'il ne le fait, le monde dans la guerre". (in "Journal et Actualité")

LES ISRAELIENS NON PLUS NE SAVAIENT PAS : Reprise de la même forme d'introduction, avec une légère insistance (non plus) et répétition "volontaire" du verbe savoir, qui se dégage déjà comme un élément-clé du texte.

L'AUTRE JOUR : Escarpit emploi l'indéfini "autre jour", issu du langage familier, pour bien montrer que la date n'a pas d'importance. Dans l'horreur, le temps s'efface devant les faits.

QU'IL Y AVAIT DES ENFANTS : Reprise de la même proposition pour bien laisser entendre qu'il va y avoir analogie de faits. La répétition du mot "enfant" surenchérit dans ce sens.

DANS LE CAMP : Précision du lieu, plus vaste que la première fois. Les enfants sont ici et là, moins groupés.

QU'ILS BOMBARDAIENT : Nous assistons là à un phénomène auquel le billet a donné ses lettres de noblesse, le final direct, à l'emporte-pièce. La première fois, "l'innocent" lecteur aurait pu penser que les Palestiniens désiraient offrir des bonbons aux enfants, par exemple. Maintenant, la vérité lui saute aux yeux, brutalement. Mais, là encore, Escarpit se contente de suggérer; il ne parle pas de victimes, de sang, de larmes, évitant un réalisme morbide du plus mauvais goût.

En bref, dans ce premier paragraphe, Escarpit nous expose les faits : le massacre d'enfants, c'est-à-dire celui des innocents, par excellence. Le sujet est délicat entre tous et les effets d'horreur "faciles". Aussi ne décrit-il pas lourdement, choisissant la finesse, la suggestion, et, pour bien marquer quand même l'horreur ressentie, la répétition de certains mots "essentiels" : savoir, enfant, il y avait. C'est donc là un acte d'information qui repose sur la réalité ^{des} événements, sous une forme appropriée. On comparera volontiers avec un hebdomadaire (1), qui, sur le sujet

(1) Il s'agit du n° de janvier 71 du "Nouvel Observateur".

de la guerre, offrait à ses lecteurs une photographie montrant des soldats brandissant les têtes tranchées de leurs prisonniers.

Mais passons au second paragraphe.

LES GUERRES SONT LE REGNE DE L'INNOCENCE : Déjà , la surprise nous frappe. Les guerres sont plus généralement le règne de la sauvagerie, consciente ou pas.

ON NE SAIT JAMAIS : C'est la sentence qui tombe inévitablement. La sauvagerie est plutôt inconsciente. Nous avons ici encore une reprise du verbe "savoir", annoncé dans le premier paragraphe comme un terme "moteur". Pour rendre cette idée que les coupables se clament innocents, Escarpit use de l'indéfini "on", qui est tout le monde, c'est-à-dire personne.

Ce second paragraphe présente la "morale", dure et sans appel, de l'histoire. Il devrait se trouver, normalement, à la fin du texte. Et, bien entendu, le billet pourrait s'arrêter là car tout est dit. Le titre est expliqué, la morale tirée des faits et écrite noir sur blanc. L'ironie, légèrement teintée de fiel, que nous qualifierions "d'humour noir", très approprié à la célébration de l'art militaire, donne à l'ensemble son acidité littéraire, caractéristique du genre.

Mais Escarpit n'a pas tout dit, et peut-être nous aussi attendons nous autre chose, de plus substantiel.

PEUT-ETRE SERAIT-IL TEMPS D'APPRENDRE : Inversion qui pose une question, ou pour le moins un problème. "Il serait peut-être enfin temps" nous laisse la possibilité de faire encore la chose. Escarpit est plus sceptique. Son "peut-être" implique la notion de doute, conséquence directe de la connaissance de l'histoire et de l'actualité, qui n'est rien d'autre que de l'histoire "brûlante". Pour ce qui est

d'apprendre, nul n'ignore que c'est une des tâches imparties à l'enfance. Est-ce une coïncidence ou toujours ce "déplacement" de l'innocence, ce constant rappel du drame.

PEUT-ETRE SERAIT-IL TEMPS DE DEPOUILLER CES GUERRES DE LEURS MENSONGERES VERTUS : "Peut-être que peut-être" laisse entendre la chanson. Pour nous, la reprise de l'inversion, la répétition ne servent qu'à donner au doute plus de poids. DEPOUILLER : voilà un terme bien choisi ! D'abord enlever les vêtements - et Dieu sait si l'habit ne fait pas le moine - mais aussi enlever la peau pour aller jusqu'à la chair, c'est-à-dire plus loin en profondeur. Cela implique un travail difficile, douloureux, que l'on est en droit de refuser, par lâcheté.

On peut se demander si les guerres ont autant de vertus que cela. Il semble que l'Histoire leur en accorde plus qu'il n'en faut, et souvent aux plus ignobles. Tout est là pour nous empêcher d'oublier : monuments, musées, rétrospectives, films. C'est une bonne chose, sans doute, mais certainement aussi une plus mauvaise encore. Il y a beaucoup trop d'honneurs, de médailles dans la guerre, trop de satisfactions. Tout cela qu'il sait, Escarpit le résume en deux mots. Sans commentaire !

ET DE COMPRENDRE : Comprendre, à la différence d'apprendre, demande une certaine part de réflexion. Escarpit suppose donc que les hommes sont encore capables de réfléchir.

QU'ELLES NE SONT SOUVENT : L'emploi de souvent, qui a un sens restrictif, montre qu'Escarpit se refuse à une généralisation trop hâtive. On aurait pu écrire : toujours. Mais peut-être y a-t-il encore de bonnes guerres ?

QUE LES JEUX LACHES ET CRUELS DES HOMMES : D'abord une comparaison bien enlevée qui ramène la guerre sur un plan ludique. Le jeu, semble-t-il, même celui de ceux des enfants, a toujours eu quelque retentissement barbare et

primitif. Il n'y a guère de différence entre un combat de coqs (jeu, avec mise) et un combat de boxeurs (sport, avec la mise inconsciente des instincts). On dit souvent d'une guerre qu'elle fut une grande partie d'échecs, pour ajouter, paradoxalement, qu'elle se gagna sur un "coup de poker". Le choix des adjectifs est bon. Lâche implique qu'on ne veut pas regarder les événements en face, que l'on se "défile" en douce. Cruel, qui est l'équivalent d'inhumain, repousse les hommes à leur condition préhistorique.

INCAPABLES MEME : Etymologiquement, qui n'est pas en état de faire quelque chose. Suite logique de la proposition précédente; les hommes, réduits à l'état "d'inhumanité" ne sont plus capables d'une réaction sensée.

DE RECONNAITRE : Cela suppose une chose déjà connue, et c'est l'évidence même. Après la guerre on fait les comptes, et l'on tire les conclusions immuables. D'où l'on ne peut que revenir sur ces conclusions.

ET D'ASSUMER : se charger de.

LEUR CULPABILITE : Les coupables s'en déchargent aux dépens des innocents.

QUAND D'AVENTURE ON LES PREND, LES MAINS ROUGES DU SANG INUTILE : On ne les prend pas toujours, pour ainsi dire jamais. Prendre est plus fort, plus actif que surprendre, que l'on aurait pu attendre là, logiquement.

Imprégnées, dégoulinantes, salies, autant d'adjectifs dont la puissance évocatrice demeure inférieure à celui qu'Escarpit a choisi : rouge. C'est la couleur, c'est l'image, le gros plan, et l'on se remémore le film de J.L. Godard, Week end, où un abus d'hémoglobine rendait certaines scènes insoutenables.

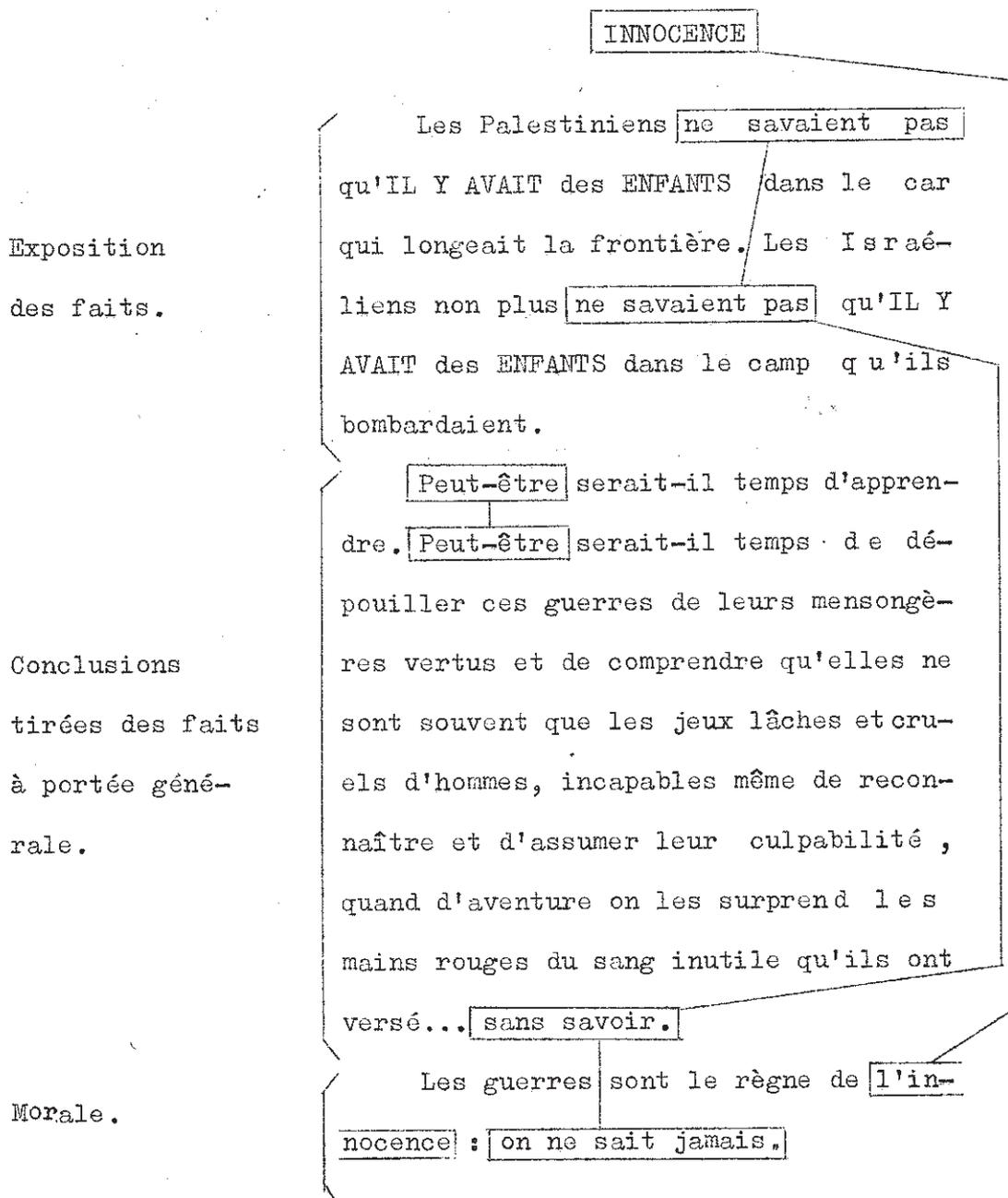
INUTILE : On peut se demander si cette fois l'adjectif est bien "calibré". Le sang est inutile sur le déroulement de la guerre, et ce n'est pas encore évident; il l'est

sûrement sur la marche du monde; mais, pour le billetiste, il est nécessaire à son imagination.

SANS SAVOIR : Deuxième final, en demi-teinte, bien mise en valeur par les points de suspension. Dernier emploi du verbe savoir dont on a déjà noté le rôle coordinateur. Beaucoup moins sèche que la "morale" intercalée, cette fin s'empreint d'une certaine douceur, car il n'est plus besoin de trop insister, au risque de mal venir. C'est la logique qui l'impose.

Le dernier paragraphe est le plus long. Il pose les questions, invoque les remèdes, les voies à suivre, les jalons. La construction en est simple, malgré la longueur de la seconde phrase, pour un billet. Mais nous verrons par la suite que la phrase "étendue" a son importance pour un tel article.

A la suite de cette étude, nous allons tracer un schéma du billet :



Nous avons encadré les répétitions dont l'emploi est justifié par l'intensité qu'elles apportent au texte. Les passages en majuscules montrent les redondances.

Enfin, pour terminer, voici une version "édulcorée" du billet :

INNOCENCE

Les Palestiniens ne savaient pas qu'il y avait des enfants dans le car. Les Israéliens ne savaient pas qu'il y en avait dans le camp.

Les guerres sont le règne de l'innocence : on ne sait jamais.

Peut-être serait-il temps d'apprendre et de les dépouiller de leurs vertus, de comprendre qu'elles ne sont souvent que les jeux d'hommes, incapables d'assumer et de reconnaître leur culpabilité quand on les prend les mains rouges du sang qu'ils ont versé... sans savoir.

Sous cette forme, le texte permet de se faire une idée plus complète de l'importance de certains adjectifs ou groupes de mots, relatives, choisis par l'auteur.

Nous pouvons à présent passer à l'étude du second billet. Il s'agit de "Le labyrinthe" paru dans le MONDE du mardi 11 août 1970, composé de deux paragraphes, respectivement de dix et six lignes.

AU JOUR LE JOUR

LE LABYRINTHE

La joie qui, en Egypte comme en Israël, perce un peu partout sous les réticences et les doutes montre bien que le désir de paix était à fleur de peau. On peut dès lors se demander s'il était nécessaire de parcourir si longuement et si tortueusement l'opre et sombre sentier de la guerre pour en arriver à l'inévitable cessez-le-feu.

Peut-être en est-il ainsi des labyrinthes : peu importe que la sortie soit à deux pas de l'entrée, du moment qu'au plus profond des couloirs secrets on a définitivement tué le Minotaure.

ROBERT ESCARPIT.

Etude détaillée du texte :

LA JOIE QUI, EN EGYPTTE COMME EN ISRAEL, PERCE UN PEU PARTOUT SOUS LES RETICENCES ET LES DOUTES MONTRE BIEN QUE : proposition principale, de construction classique, une incise marquant le lieu. Notons la judicieuse apposition de "un peu" et de "partout", le premier marquant une restriction, tandis que le second, au contraire, abat les frontières. Réticence, qui est l'omission volontaire d'une chose que l'on devrait dire, et "doute" montrent l'état d'esprit des belligérants et s'opposent à la "joie" trop vivement annoncée.

LE DESIR DE PAIX ETAIT A FLEUR DE PEAU : il faut souligner l'image "fleur de peau", qui est un cliché, mais, cependant, son emploi pour définir le désir de paix, son rapprochement trop évident avec "percer" de la relative, établissent ce que l'on pourrait appeler un "état", une certaine tension (afflux de sang).

ON PEUT DES LORS SE DEMANDER : Dès lors traduit non seulement l'exposition des faits, mais aussi le fait, plus proche, que les choses sont dites et qu'il faut les "traiter".

S'IL ETAIT NECESSAIRE DE PARCOURIR SI LONGUEMENT ET SI TORTUEUSEMENT L'APRE ET SOMBRE SENTIER DE LA GUERRE : Voici là le genre de proposition qui offrirait la matière d'une étude de plusieurs pages. La question, indirecte, est posée le plus simplement possible. Deux appositions d'adjectifs et d'adverbes lui donnent une force un peu massive, pénétrante quand même. "Longuement" montre que l'on est au courant des événements et de leur durée, le point de départ se situant quelque part dans la bible, tandis que "tortueusement" définit l'état d'esprit, la manière d'agir des belligérants, arabes et israélites. Rappel du sentier de la guerre des Sioux et autres Iroquois qui la classe ; guerre d'usure, d'attente, dans les forêts, déserts, etc, par conséquent "âpre et sombre".

POUR EN ARRIVER A L'INEVITABLE CEsSEZ-LE-FEU : Image qui définit un arrêt momentané des hostilités. "Inévitable"

porte sur l'Histoire. Toutes les guerres ont un terme.

Douze lignes pour expliquer les faits et "bavarder" sur leur portée générale, dans une langue qui exprime parfaitement le classicisme du style.

PEUT-ETRE EN EST-IL AINSI DES LABYRINTHES: Plusieurs éléments se complètent ici. Tout d'abord le "peut-être" déjà rencontré dans le texte précédent, assez significatif du raisonnement d'Escarpit. Ensuite, la phrase rappelle le titre et nous verrons, par la suite, dans un chapitre particulier, le rôle fondamental de ce rappel. Enfin, le "labyrinthe" tombe bien, après le sentier de la guerre qui lui aussi n'est pas toujours bien large et "balisé".

PEU IMPORTE QUE LA SORTIE SOIT A DEUX PAS DE L'ENTREE : Est-il prouvé que la sortie des labyrinthes se trouve près de l'entrée ? Il faut bien quelquefois arranger les choses à sa façon, et c'est là sans doute un grave défaut du billet, quand inconsciemment on en arrive à déformer la réalité .

C'est toujours souvent le cas.

DU MOMENT QU'AU PLUS PROFOND DES COULOIRS SECRETS ON A DEFINITIVEMENT TUE LE MINOTAURE : C'est ici l'exemple d'une proposition ambiguë, tout au moins sur la terminologie et son sens. Que représente le Minotaure ? La guerre ? Le mythe de la guerre ? La certitude que la guerre est haïssable ? La formule a parfois ses dangers.

Non !

Dans ce second paragraphe, il apparaît qu'Escarpit tente, avec un succès mitigé, de rattacher les faits à l'idée qu'ils ont décanté en lui. Tout en cherchant à présenter la chose avec art (allusion à la mythologie), il rapproche la guerre et le labyrinthe, mais il se trouve que le second n'est pas spécifique du premier et qu'il peut s'identifier à bien d'autres événements. La verve d'Escarpit s'est un peu perdue dans le labyrinthe de sa pensée ...

Schéma :

LE LABYRINTHE

La joie qui, en Egypte comme en Israël, perce un peu partout sous les réticences et les doutes, montre bien que le désir de paix était à fleur de peau. On peut dès lors se demander s'il était nécessaire de parcourir si longuement et si tortueusement l'âpre et sombre sentier de la guerre pour en arriver à l'inévitable cessez-le-feu.

Peut-être en est-il ainsi des labyrinthes : peu importe que la sortie soit à deux pas de l'entrée, du moment qu'au plus profond des couloirs secrets on a définitivement tué le Minotaure.

L'intérêt de ce billet, comparativement au premier, est très nettement inférieur. Ce n'est pas pour le fond puisque le cessez-le-feu entre l'Egypte et Israël a marqué une date importante dans le conflit qui oppose les deux pays. Il reste bien entendu la forme et surtout la réduction à une quinzaine de lignes qui, apparemment, ne sont pas suffisantes à un traitement satisfaisant de l'actualité.

Voyons enfin, et pour clore cette entrée en matière assez copieuse, notre dernier billet :

AU JOUR LE JOUR

Loup, y es-tu ?

En somme, les Egyptiens ont avancé leurs rampes de lancement un peu comme on avance ses pions au début d'une partie d'échecs. Les Israéliens les ont annoncées comme au bridge dans l'espoir de forcer la main du gouvernement des Etats-Unis. Ce dernier a réagi comme un arbitre de rugby qui donne un avertissement sur une irrégularité, mais se garde d'interrompre la partie. On ne sait pas encore exactement à quoi joue l'U.R.S.S.

C'est assez secondaire, il est vrai. L'essentiel est qu'on joue. La diplomatie est comme ces jeux enfantins qui ont des rites plutôt que des règles, et en fin de compte une négociation de paix se ramène toujours plus ou moins à une partie de « Loup, y es-tu ? ». Peu importe la manière dont on pose la question — gambit, relance feinte, contre, bluff, enchères, — pourvu que tout le monde se convaincu que le loup n'y est pas.

ROBERT ESCARPIT.

Ce billet comprend deux paragraphes de quatorze et treize lignes.

Etude détaillée :

EN SOMME, les EGYPTIENS ONT AVANCE LEURS RAMPES DE LANCEMENT : Proposition principale qui, dès les premiers mots, va porter le débat sur le plan de la conversation. En somme, qui est l'équivalent de "en résumé", admet que le lecteur est bien au courant des faits et qu'une méditation peut s'ouvrir. Nous aurons à insister, ultérieurement, sur cet aspect du billet en tant qu'échange.

UN PEU COMME ON AVANCE SES PIONS AU DEBUT D'UNE PARTIE D'ECHECS : La comparaison ne manque pas de justesse pour qui connaît le jeu d'échecs. La préméditation y est de rigueur et les attaques en ligne supposent toujours quelque coup fourré.

LES ISRAELIENS LES ONT ANNONCEES COMME AU BRIDGE : Après les échecs, voilà le bridge, jeu tout aussi tactique. La comparaison du jeu à la guerre paraît acquise à Escarpit. (cf. Innocence).

DANS L'ESPOIR DE FORCER LA MAIN DU GOUVERNEMENT DES ETATS-UNIS : Réclame la connaissance sérieuse du bridge et les astuces consécutives aux annonces. Cette constatation dénote, sans en avoir l'air, un "niveau intellectuel" du lecteur du MONDE ainsi qu'une conscience de classe sociale. Escarpit ne

s'adresse pas au joueur de "manille". Nous reverrons cette assimilation du lecteur du MONDE à une "élite".

CE DERNIER A REAGI COMME UN ARBITRE DE RUGBY: Le jeu continue.

QUI DONNE UN AVERTISSEMENT SUR UNE IRREGULARITE: Relative explicative. Notons qu'Escarpit tente régulièrement une "explication" de ses comparaisons, afin de ne pas noyer son lecteur.

MAIS SE GARDE D'INTERROMPRE LA PARTIE : Suite de la principale qui, débutant au passé, se termine au présent.

ON NE SAIT PAS ENCORE EXACTEMENT A QUOI JOUE L'URSS: Fin de paragraphe sur l'inévitable note ironique. La formule populaire dit volontiers : "A quoi y joue ?" que l'on peut traduire par : "Quelles sont les fins qu'il recherche ?".

Dans ce paragraphe, Escarpit use et abuse de la comparaison avec bonheur, sans se soucier des clichés. Il a l'art de le "dire tout bêtement", mais à des gens qui savent le bridge et le reste. Nuance !

C'EST ASSEZ SECONDAIRE, IL EST VRAI : Transition sur une liaison thématique qui exprime à merveille le "tout ce que je viens de vous dire ce n'est rien à côté de ce que vous allez entendre maintenant". C'est là une manière élégante de relancer l'intérêt du texte.

L'ESSENTIEL EST QU'ON JOUE : Première conclusion relative aux événements. Remarquons l'apposition de deux indépendantes, de longueur brève. Nous y reviendrons plus loin.

LA DIPLOMATIE EST COMME CES JEUX ENFANTINS : Après les échecs, le bridge, le rugby, place aux jeunes ! Après les jeux de logique et d'intelligence, les jeux d'instincts, sévère coup de griffe aux diplomates, symptomatique du "mordant" d'Escarpit.

QUI ONT DES RITES PLUTOT QUE DES REGLES : Rites : ordre prescrit des cérémonies qui se pratiquent dans une religion. Règles : principes, lois.

Anciennement, "rit" était synonyme d'habitude, de coutume.

Par cette différenciation, Escarpit rajoute au sens instinctif qu'il attribue à la diplomatie. Peut-être veut-il aussi mettre en valeur la sécularité de la diplomatie, comme "science éternelle".

ET EN FIN DE COMPTE UNE NEGOCIATION DE PAIX SE RAMENE TOUJOURS PLUS OU MOINS A UNE PARTIE DE "LOUP Y ES-TU ?" On a tous été assez enfant pour se souvenir des parties de loup y es-tu. A noter le "en fin de compte" qui souligne bien le compte auquel vient de se livrer l'auteur.

PEU IMPORTE LA MANIERE DONT ON POSE LA QUESTION: C'est l'éternel problème contenant-contenu.

GAMBIT, RELANCE, FEINTE, CONTRE BLUFF, ENCHERES : Six appositions d'origines diverses. Gambit (échecs), relance (poker), feinte (rugby), contre (bridge), bluff (poker), enchères (poker). Ces six mots "techniques" résument toute la démonstration d'Escarpit.

POURVU QUE TOUT LE MONDE SOIT CONVAINCU QUE LE LOUP N'Y EST PAS : Final léger, qui est plus une conclusion qu'une morale, jouant sur le "contre" du titre.

Schéma :

LOUP Y ES-TU ?

En somme, les Egyptiens ont avancé leurs rampes de lancement un peu comme on avance ses pions au début d'une partie d'échecs. Les Israéliens les ont annoncées comme au bridge, dans l'espoir de forcer la main du gouvernement des ETATS-UNIS. Ce dernier a réagi comme un arbitre de rugby qui donne un avertissement sur une irrégularité, mais se garde d'interrompre la partie. On ne sait pas encore exactement à quoi joue l'URSS.

C'est assez secondaire, il est vrai. L'essentiel est qu'on joue. La diplomatie est comme ces jeux enfantins qui ont des rites plutôt que des règles, et en fin de compte une négociation de paix se ramène toujours plus ou moins à une partie de "Loup y es-tu ?". Peu importe la manière dont on pose la question - gambit, relance, feinte, contre, bluff, enchères - pourvu que tout le monde soit convaincu que le loup n'y est pas.

CONCLUSION

Nous avons étudié, en essayant de les expliquer, trois textes de longueur différente et certains points communs nous sont très nettement apparus, significatifs du genre que représente le billet d'Escarpit.

Tout d'abord, le billet prend comme point de départ, comme sujet de réflexion, un fait isolé, un événement d'actualité tel que l'est le massacre d'enfants, le cessez-le-feu entre Arabes et Israéliens. Cet événement est placé en évidence dans le premier paragraphe, dans les trois cas envisagés. Mais ce qui est surtout très important, c'est la qualité de l'événement, son retentissement sur le plan humain, politique ou moral. Par ce biais, le billet joue un rôle d'INFORMATION,

quelle que soit la manière dont celle-ci est traitée.

Nous pouvons remarquer aussi la construction de l'article suivant un schéma pratiquement identique :

- Exposition de l'événement,
- explications et point de vue,
- morale ou conclusion à l'emporte-pièce.

Cet agencement rappelle un peu celui des fables et nous en reparlerons quand nous résumerons la fonction du billet.

Sur le plan proprement stylistique, les textes se signalent par une grande concision. Un mot suffit parfois à expliquer ce que l'on pourrait "diluer" sur plusieurs lignes. Par exemple : les vertus mensongères de la guerre, la paix à fleur de peau. Le choix d'un vocabulaire a son importance, autant que la place du mot au sein de la phrase.

Escarpit prend la peine d'entrer directement dans le vif du sujet, soit comme s'il s'agissait d'une reprise de conversation à bâtons rompus, soit par une proposition nerveuse qui accroche le lecteur. Nous étudierons dans un chapitre suivant "l'attaque" du billet.

Parfois, il ne cherche pas à fuir le cliché, quand celui-ci présente une réelle valeur, comme le "sentier de la guerre", la comparaison guerre et jeu, "forcer la main".

Notons aussi, dans les trois articles, le rôle des appositions et des oppositions, les premières apportant une densité essentielle, la seconde qui structure le raisonnement et permet de conserver une ligne de réflexion.

Enfin, n'oublions pas le choix des adjectifs dans le domaine concret, rouge, âpre, sombre, qui donnent au billet sa sève et sa vie.

Il convient, à la suite de ce travail de définir plus clairement les parties que nous allons développer. Nous étudierons d'abord le traitement de l'information au sein du billet, le choix de cette information par rapport à l'actualité. Viendra ensuite ce que nous appellerons, faute de trouver un terme pour exprimer cette idée, la "transcendance" de l'actualité par le style, ce qui nous conduira à une étude de l'homme, de l'acte de création, de la création elle-même. Nous essaierons enfin de bien montrer le rôle fondamental du billet, rôle de communication et de divertissement.

CHAPITRE SECOND

LE BILLET ET L'INFORMATION

Le premier souci d'un journaliste, c'est-à-dire de toute personne qui écrit dans un journal, même si par ailleurs elle exerce une autre profession, écrivain ou professeur par exemple, est d'informer ses lecteurs sur les événements qui surviennent aux quatre coins du Monde. L'idée est plus ou moins répandue que le billet n'est pas un phénomène d'information, au même titre qu'un article plus étoffé, qui pourrait se trouver au même moment dans le même journal. L'enquête à laquelle nous nous sommes livrés a donné les résultats suivants (sur cinquante personnes interrogées) :

- Phénomène d'information : 46 % oui, 22 % non.
- Autre phénomène : 16 %
- Sans opinion : 16 %

Mais quelles peuvent être au juste les critères d'un phénomène d'information ? Tout le monde connaît la célèbre boutade, attribuée à John Bogart, rédacteur au Sun de Charles A. Dana : "Quand un chien mord un homme, ce n'est pas de l'information; quand un homme mord un chien, c'est de l'information". Plus sérieusement, donnons la parole à Roger Clausse, qui écrit dans LE JOURNAL ET L'ACTUALITE :

"Ce que nous désirons connaître pour échapper à ce fatras de nouvelles, c'est ce qu'il est nécessaire et suffi-

sant de connaître pour dominer la situation; ce sont, dans la masse des événements, les événements-clefs de l'histoire; ce sont surtout les faits les plus hautement significatifs, dont l'ignorance nous interdirait toute vue correcte, bien que linéaire, des choses en développement; ce sont ces nouvelles fautes de quoi nous ne saisissons ni le sens ni le processus des réalités, des fonctions et des valeurs - et qui permettent à elles seules de les saisir; ce sont ces informations de base - ces "clefs du savoir" comme diraient les pédagogues - qui sont significatives non seulement au moment où le fait se produit mais aussi dans leur perspective d'avenir, dans le développement historique".

Toute information ne présente pas un intérêt assez fort pour être retenue, même si l'on ne peut dire à quel moment l'événement se sera révéélé important ou insignifiant. Le billet, qui se situe en première page, doit présenter une information en conséquence, un événement d'ordre national ou international, politique ou humain, dont la connaissance doit éclairer et faire réfléchir le lecteur. Nous avons relevé parmi nos billets les domaines suivants (sur 40 billets) :

- Politique internationale : 13 % (cela répond bien aux critères donnés par Kingsley Martin dans "Le rôle intellectuel de la Presse" : considérer le monde du point de vue international).
- Politique intérieure : 10 %
- Fait-divers : 1 %
- Temps modernes : 10 %
- Divers : 6 %

Il s'agit donc bien là d'une information générale par laquelle tout le monde doit se sentir concerné, d'une information de base, ainsi que la définit Roger Clause.

Il n'est pas interdit, pensons-nous, qu'un fait soit vu et senti, disons plutôt perçu à travers un tempérament, une

politique, une esthétique ou une philosophie qui s'expriment librement. La liberté d'expression n'est pas une raison suffisante à abandonner, à négliger toute objectivité, tant dans la relation des faits que dans leur appréciation, mais il est clair que s'il fallait être réellement objectif il n'y aurait aucune expression possible. Il semble évident que l'effort du rédacteur se situe sous un angle particulier, qui est celui de la culture et de l'expression, en bref d'une information commentée. Et si le fait peut servir d'argument dans un développement (ce qui est rarement le cas; Escarpit l'utilise habituellement comme point de départ), le billetiste ne le met pas nécessairement en valeur à des fins partisans.

L'information, telle qu'on la conçoit, se distingue généralement par ses attributs. Dans LE JOURNAL ET L'ACTUALITE, R. Clause nous parle d'une dizaine d'attributs spécifiques à l'information, qui sont :

- Universalité
- Rapidité
- Concision
- Originalité
- Variété
- Signification sociale
- Intégralité
- Actualité
- Accessibilité

ÉCOLE SUPÉRIEURE
DE JOURNALISME
DE LILLE

Il nous a paru intéressant de voir dans quelle mesure le billet répond à ces attributs, reconnus comme ceux d'une information que nous qualifierons d'absolue ou de parfaite.

I - Attributs professionnels.

a) Universalité : Le billet correspond parfaitement à une certaine curiosité du public pour les "bruits" du monde.

b) Rapidité : Prioritaire, puisqu'en première page du MONDE, le billet se situe dans le cadre d'une certaine "vitesse d'action".

c) Concision : Ce n'est pas seulement mettre un maximum de matière dans un minimum de surface (et comment pourrait-on faire mieux !), c'est aussi mettre un maximum de réflexions justes dans un minimum de phrases.

d) Originalité : Toujours en lutte contre l'habitude, contre la lassitude, le billet attire et retient l'attention par l'originalité de sa "texture" et par celle du sujet qu'il traite.

e) Variété : Sans vouloir laisser son lecteur pantelant et au bord de la crise cardiaque à chaque fois, le billet se fait une loi de le tenir régulièrement en haleine.

II - Attributs sociaux.

a) Signification sociale : Pour la collectivité (celle des lecteurs du MONDE, précisons-le) et pour l'individu, le billet a une utilité à court terme et à long terme, théorique ou plus simplement pratique. Nous approfondirons ultérieurement ce point capital en étudiant dans le détail la "fonction du billet".

b) Intégralité : Elle vise, selon Clause, la relation des faits socialement significatifs. Nous avons vu que les sujets traités par Escarpit : politique intérieure, internationale, monde moderne, monde "comme il va" dirait Voltaire, sont "socialement significatifs".

c) Actualité : Au jour le jour ! Est-ce suffisant ?

d) Accessibilité : L'information d'actualité doit être mise à la portée de tous. On envisage assez mal Escarpit à la portée de tous. Et pourtant, il l'est, car TOUS, dans notre champ d'étude, ne peut que se réduire à l'ensemble des lecteurs du MONDE, qui sont les seuls à être touchés directement par le journal et par le billet.

Dans une large mesure, le billet se voit paré des attributs de l'information, sans porter à celle-ci le moindre préjudice. En replaçant le fait dans un contexte précis, il porte le fait brut au rang d'événement, capable d'intéresser le plus grand nombre.

Robert Escarpit lui-même ne laisse planer aucun doute sur son rôle d'informateur. Quand nous lui avons demandé :

-- Etes-vous un écrivain dans un journal ou un journaliste "pas comme les autres" ?

-- Je suis un journaliste comme les autres, a-t-il répondu.

Et il ajoute plus loin :

-- Je réagis aux informations du matin comme le ferait un rédacteur en chef, en cherchant à trouver "ce qui compte".

TRAITEMENT D'UN "EVENEMENT-CLEF" :

LA MORT DE DE GAULLE

Dans la série des faits qui constituent l'actualité, la mort du général de Gaulle fut, à plus d'un titre, un événement d'ordre international dont la signification et la portée historique ne pouvaient échapper à personne. L'homme a marqué son passage dans la vie politique française et mondiale comme sans doute aucun autre chef d'Etat ne l'aura fait, en son temps.

Evénement-clef de l'actualité, et nécessairement moment d'histoire, sa mort ne pouvait faire autrement que de figurer sous la plume d'Escarpit.

Trois billets sont consacrés à cette information et il faut tout de suite remarquer qu'ils nous sont donnés d'une

manière identique, sur deux colonnes (présentation rarement utilisée par Escarpit et qui met déjà en valeur l'événement dont il va être question). On notera, d'autre part (avec un certain sourire), que la signature d'Escarpit se trouve dans un caractère supérieur à celui utilisé habituellement.

Nous regroupons ci-dessous les trois billets :

AU JOUR LE JOUR

Jusque dans sa mort, de Gaulle aura reçu du destin des marques particulières. Le plus connu des soldats s'en va l'avant-veille du jour où l'on célèbre le souvenir du Soldat inconnu. Avec l'orgueilleuse humilité qui fut toujours la sienne, il rentre dans le rang des héros exemplaires.

L'espoir

Il ne reste de lui que ce qui fut son dernier mot et qui est sans doute le meilleur l'espoir.

Lui qui nous voulait plus grands peut-être que nous ne l'étions, puisse-t-il nous enseigner par son exemple à être moins petits !

ROBERT ESCARPIT

paru le 11 novembre 1970

AU JOUR LE JOUR

On savait bien que le général de Gaulle n'était qu'un homme, et que l'âge, un jour, viendrait à bout de lui. Pourtant, il est des personnalités qui semblent défier la loi générale. / Ce sont souvent celles qui ont le plus de mal à s'imposer.

A l'échelle de sa vie, la carrière publique du général aura été relativement courte. Elle n'en aura été que plus

Le temps et la durée

intensive, comme si l'homme avait eu à prendre une revanche sur le temps.

Le temps gagne, en fin de compte, la partie, mais sa victoire lui échappe devant la résistance désespérée des œurs et des imaginations, qui refusent d'accepter l'inévitable. C'est peut-être cela qu'on appelle l'imortalité.

ROBERT ESCARPIT.

paru le 12 novembre 1970

AU JOUR LE JOUR

Quelqu'un a dit que c'est au retour du cimetière que se fait l'adieu véritable, quand on se retrouve entre vivants. L'ombre de la mort passée, il faut continuer à vivre, et donc inévitablement trahir l'instant de retour sur soi-même qu'apportait le deuil.

Il n'en faut être ni attristé ni surpris : la vie a ses exigences, mais il serait regrettable que rien ne reste de cet instant. Pour les Français, ce devrait être facile : ils ont en deux jours pris conscience de trente ans d'histoire qu'ils ont parfois vécus de trop près pour bien les percevoir.

Retour du cimetière

Mais on songe à ces puissants qui, venus du monde entier, se pressent à Paris avec les mêmes mots, les mêmes expressions de tristesse, de reconnaissance ou d'admiration, qui, oubliant leurs inimitiés, parfois leurs haines, font le même geste de piété au nom des mêmes valeurs humaines. On voudrait qu'eux aussi, au moment de reprendre le cours de leurs rivalités, de leurs querelles, de leurs luttes, de leur vie enfin, gardent quelque chose de ce moment exceptionnel.

ROBERT ESCARPIT.

paru le 13 novembre 1970

Le premier billet nous dit ce que fut le général de Gaulle, le plus "connu des soldats" : C'est l'homme et sa vie. Le second nous dit le retentissement de cette mort, au simple niveau de l'individu : C'est de Gaulle, face à chacun de nous. Enfin, le troisième nous dit la résonance internationale de cette disparition : C'est de Gaulle face au monde politique.

Ainsi, en trois phrases, Escarpit tire les conséquences de la mort d'un chef d'Etat, sur le plan humain, sur le plan politique, sur le plan historique.

Dans "L'ESPOIR", les alliances de mots sont assez nombreuses pour que l'on comprenne que l'ensemble du texte repose sur elles : Le plus connu des soldats et le Soldat inconnu; l'orgueilleuse humilité; plus grands et moins petits.

Signalons la majuscule du "Soldat inconnu" très nettement opposée à la minuscule du "plus connu des soldats", qui s'explique uniquement par cette "connaissance" permettant à l'un, tant sa gloire est immense, de pouvoir se passer de ce que l'on doit à l'autre.

"LE TEMPS ET LA DUREE" est certainement le plus banal de ces articles. Partant d'un propos de café du coin, Escarpit se propose d'aboutir à l'entière connaissance, à la part philosophique qui est celle de l'immortalité. "On savait bien que...", "le général de Gaulle n'était qu'un homme", "le temps gagne la partie", voilà bien toute une suite de banalités qui n'apportent rien à la gloire de de Gaulle, et encore moins à celle d'Escarpit.

Le dernier billet traite du "moment exceptionnel", quand tous les grands, accourus du monde entier, viennent rendre un dernier hommage à de Gaulle; moment qu'Escarpit contribue à fixer. Nous sentons déjà l'éloignement, le temps qui passe, l'événement qui perd son actualité. De Gaulle n'est

plus cité, il est entré dans l'histoire et "il faut continuer à vivre".

Nous n'avons pas ici à donner une étude plus détaillée de ces billets. Il était surtout intéressant de voir de quelle manière Escarpit traiterait un événement d'une telle importance et quelle place il lui accorderait.

On soulignera très particulièrement le respect de l'actualité de l'information, qui se ressent nettement, dans le dernier billet, quand celle-ci s'éloigne de nous.

CHAPITRE TROISIEME

Nous avons vu que le billet présentait une part importante de ce qui caractérise l'information; mais aussi, il n'a pu nous échapper qu'il offrait davantage qu'une simple information, ou sinon quelque chose de fondamentalement différent : l'expression propre d'un homme sur son époque, sur les faits qui, dans l'avenir, rejoindront le bastion de l'Histoire, celle de notre XX^e siècle.

L'expression d'un homme, donnée chaque jour à d'autres hommes, dans une langue limitée à une culture, un style, un kaléidoscope d'idées, rayonnant de la première page du journal, tel est aussi le billet.

Tout comme l'artiste extrait des formes et des couleurs, des lignes et des volumes, l'essence du monde dont il est le témoin, le billetiste extrait, dans son domaine, et des événements dont il est accablé, la morale, ou l'image du monde en marche. Et il le fait à sa manière, reconnaissable entre mille. On dit c'est un Frossart, ou c'est un Escarpit, de la même façon que l'on dit c'est un Picasso, c'est un Miró, c'est un Klee, ou, encore, c'est un Faisant ou un Sempé.

Et de même que l'on étudie la technique de la pein-

ture, de la sculpture, pour une approche, dans les détails significatifs, de l'oeuvre, de même nous allons étudier, en les démontant comme les pièces d'une voiture, chaque structure dont l'ensemble donne au billet sa pleine valeur.

A - Le titre dans le billet d'Escarpit.

Tout d'abord, il est primordial de rechercher sous quelle forme le journaliste présente son titre. Nous avons relevé :

- 8 noms simples :

Anniversaire - Innocence - Ecologie - Mariages -
Dérision - Célébrations - Apesanteur - Conces-
sions.

- 6 noms + conjonction (ou pas) + nom :

Service cafétéria - Des héros et des Jean-foutre
- La puissance et le sourire - Jeekyll et Hyde -
Sans rire et sans parler - Le singulier et le plu-
riel.

- 3 noms déterminés :

L'omelette - Le labyrinthe - Le chalumeau.

On peut rattacher, dans une large optique, ce grou-
pe au premier.

- 5 formules :

Peter Schlemihl - J'ai descendu dans mon jardin
- Maître Jean-Jacques - Pain sur les eaux - Loup
y es-tu ?

- 2 articles + nom + complément du nom :

Le chemin de St Jacques - Le parcours du bache-
lier.

- 4 adjectifs + nom :

Circonstances aggravantes - Responsabilité limi-
tée - Ete froid - Mauvaise herbe.

- 2 articles + adjectif + nom :

(à rattacher au groupe précédent)

La belle américaine - Les braves gens.

Au total, nous venons de considérer trente titres. Il apparaît nettement, de ce qui précède, que le nom, pris séparément, redoublé, augmenté d'un adjectif, d'un complément, se trouve comme élément de base, comme articulation de tous les titres. Bref, concis dans les plus strictes limites (peut-être justement à cause de la place réduite que tient le billet dans le journal), le titre s'avance comme un appel au lecteur, mais jamais, remarquons-le, il ne pose ouvertement une question.

Certains titres sont doubles (Service cafétéria, Jeekyll et Hyde, Sans rire et sans parler, Le singulier et le pluriel). Le procédé revient assez régulièrement, sous la plume d'Escarpit, pour que nous y prêtions attention. Cette formulation permet, en effet, d'annoncer, d'une manière élégante, mais fort précisément, en écartant le moindre doute, les éléments qui vont s'affronter dans le corps même du billet. Prenons un exemple parmi ceux qui nous sont offerts :

La puissance et le sourire. Sans même lire le billet, on devine que l'auteur va rapprocher ou opposer ces deux termes, sur un fond d'actualité, montrer que l'un se cache souvent derrière l'autre, aussi éloignés qu'ils puissent paraître, ou alors qu'ils sont de faux amis. Soulignons en plus l'utilisation d'un "cliché casse" : la "puissance et la gloire" de Graham Greene.

Rappel du titre dans le corps du billet : Dans le deuxième paragraphe, le titre entier ou en partie revient quatorze fois.

Dans le troisième, il revient onze fois.

Dans le premier, il revient neuf fois.

Dans le quatrième, il revient une fois. Ce quatrième

me paragraphe est d'ailleurs très rare dans le schéma de construction du billet.

Notons aussi que dans deux billets le titre n'est pas repris, ou repris dans une forme seulement approchante.

Ainsi, à de rares exceptions, le titre est constamment utilisé dans le texte même, et c'est dans le second paragraphe, par une sorte de symétrie élémentaire, qu'il réapparaît le plus souvent.

Rarement le titre est repris deux fois, sauf lorsqu'il s'agit d'un titre double, et nous en avons donné les raisons, ce qui s'explique aisément dans un souci majeur de ne pas charger un texte réduit à sa dernière expression. Le billet n'est pas une information au "marteau", comme Nietzsche voulait la philosophie. Et le titre doit être un véritable appel au lecteur qu'il se met en devoir d'allécher. C'est le clin d'oeil complice, la petite cuillère que l'on tend (mais goutez-moi donc ça !). Et le lecteur ravi, savamment mis en appétit, se fait un devoir, un plaisir d'en reprendre, de s'en gaver peut-être, au risque d'avaler de travers ... S'il ne vient pas au hasard, on peut se demander si le titre se compose avant ou après que l'article soit réalisé. Sur ce point, Escarpit précise :

- En général, après !

Et nous en comprenons fort bien les raisons, puisqu'en fait le titre ou la matière du titre est ordinairement puisée dans le texte. Il semble que le titre ait un rôle pratiquement identique à celui du "chapeau" dans un article normal et donc une fonction plus importante, un renforcement par rapport à un titre de papier autre que le billet. Un rôle annonciateur, sur un jeu de mots, une élégante pirouette, un rapprochement inattendu, tel paraît être celui du titre.

Le domaine où l'auteur puise la matière de son titre dépend généralement du sujet traité : vie courante, enfance, justice, littérature, grammaire, société de consommation, cinéma; tous les domaines présentent un intérêt. Et la forme non plus n'est jamais négligée. Circonstances atténuantes deviennent, par une subtile inversion, circonstances aggravantes; le parcours du combattant cède le pas à celui, tout aussi méritoire à notre époque, du bachelier; Maître Jacques se transforme en un humoristique et acidulé Maître Jean-Jacques, pour régler son compte au député de Lorraine. Le "loup y es-tu" de notre enfance revient nous chercher, pour quelques minutes, dans le monde pesant des adultes, pour une petite promenade de santé et de fraîcheur. On pourrait multiplier les exemples qui montrent que le titre n'est pas là à la légère, qu'il n'est pas choisi sans raisons, qu'il ne tombe pas, comme un parachutiste mal orienté, à plusieurs kilomètres de son but.

Eveiller l'intérêt du lecteur, par son humour, sa forme, et annoncer le sujet du billet, tel est son double but.

B - Comment Robert Escarpit "attaque" son lecteur ?

a) Généralités.

Dans quelque domaine que ce soit, et toujours vérifié par l'expérience, un bon début, un départ "en flèche" (la course de vitesse pure est un peu au sport ce qu'est le billet au journal) est souhaitable, sinon nécessaire, indépendamment des buts visés. L'information n'échappe à cette règle, à ce rite d'instinct qui fait les vrais journalistes.

Pour bien communiquer, il faut "accrocher" le lecteur au départ, le réveiller, le sortir d'une certaine léthargie. Dans un article de l'EXPRESSION, du 28 février 1963, Morvan Lebesque illustre merveilleusement notre propos en commençant son article par ces mots : "Hep, monsieur !", mots

qui allaient réellement chercher le lecteur dans son fauteuil, derrière son bureau, dans son bain, ou au plein coeur de l'em-bouteillage, ou sur la chaise d'attente du coiffeur, pour lui dire : "C'est vous qui êtes concerné, c'est à vous que je m'adresse, à cet instant même".

Il est indispensable de mettre le lecteur à l'aise (la mise en confiance, selon Cressot, dans le "Style et ses Techniques"), l'intéresser aussitôt, l'obliger à poursuivre sa lecture.

Dans un article, on appelle "attaque" cette entrée en matière, qui peut être une phrase, un paragraphe, ou tout simplement deux mots, un mot, destinés à faire réagir consciemment le lecteur. Etymologiquement, attaquer signifie assaillir le premier, provoquer. Nous avons nettement en image cette provocation, sorte d'agression voulue, calculée.

b) Etude qualitative.

Nous avons pris comme "matière" de travail vingt-sept textes, afin de voir de quelle manière se produisait cette attaque. Les résultats sont les suivants :

- Trois attaques sur une interrogation.
- Une attaque sur un infinitif.
- Six attaques par une image ou l'équivalent.
- Deux attaques par un sujet (mot) suivi d'une relative.
- Deux attaques dans le style "reprise d'une conversation.
- Neuf attaques par une formule brève ou un cliché.
- Deux attaques par une finale ou l'équivalent .
- Deux attaques par "c'est ou c'était".

En établissant un tableau de classification selon un critère de répétition, on obtient le classement suivant :

- 1 - Formules brèves ou clichés.
- 2 - Image ou équivalent.
- 3 - Interrogations.
- 4 - Sujet + relative; reprise de conversation ; finale; "c'est ou c'était".
- 5 - Infinitif.

Sur vingt-sept textes, Escarpit emploie donc cinq formules d'attaque. Et parmi ces formules, les clichés, les images fortes et les interrogations reviennent le plus souvent. En fait, cela correspond parfaitement à la définition que nous avons donnée de l'attaque. Remarquons au passage qu'il évite assez soigneusement le style un peu familier (mais très accrocheur) de l'interpellation. Nous verrons que cela s'explique dans la mesure où Escarpit est conscient de s'adresser à un "certain" public choisi.

c) Etude des modes et des temps.

On peut se demander à quels modes, à quels temps il faut porter l'attaque, un peu comme si on cherchait si le poignard est plus incisif que l'épée, car c'est bien le mode qui donnera à la phrase son ton. Escarpit nous donne là encore une réponse très claire et très significative.

- | | | |
|---------------------|---|-----------|
| - 16 présents | } | Indicatif |
| - 3 imparfaits | | |
| - 1 passé composé | | |
| - 1 futur antérieur | | |
| - 3 infinitifs | | |
| - 2 subjonctifs | | |

Le présent marque une position médiane entre un passé et un futur (périodiquement, les journaux effeuillent...). Il souligne la durée d'une action, d'une opinion portée

sur quelque événement (Bien sûr, on entend des ...). C'est le temps employé dans le reportage, "en direct", à la radio, dans certains magazines. La première phrase au présent établit généralement un discours direct ou indirect (S'il faut en croire les explications ...; La visite de M. Andrei Gromyko n'a pas la monotonie...). Il accorde une qualité durable et affirme le caractère permanent d'un fait ou d'un jugement (Ce que j'ai tendance à ...).

C'est le temps des aphorismes, des définitions et des proverbes. Et tout présent comporte une frange de passé (C'est une constatation que ...), mais il peut tout aussi bien traduire un futur immédiat (Il est probable que ...).

L'imparfait peut marquer la durée d'une action dont on ignore, volontairement ou pas, le début et la fin (C'était dans Faust...) et il peut exprimer aussi un fait continu, dans le passé (Les épreuves de français du baccalauréat dans la région parisienne s'agrémentaient...).

Le passé composé indique un fait achevé mais qui retentit encore dans le présent (M. Marcellin l'a dit au Conseil des Ministres).

Le passé ^{simple} composé appartenant à l'expression écrite, on pourrait supposer que le billet (qui n'en use guère) est une forme d'expression parlée. Nous avons déjà noté le rôle du contact direct dans le billet, et nous y reviendrons en étudiant sa fonction.

L'infinitif expose une généralité qui exclut le plus souvent l'indication d'une époque (Passer treize mois dans une prison...). Le billet, qui se veut actuel, l'utilise rarement.

Le plus marquant de cette étude, et qui ne nous étonne guère, est l'emploi fréquent du mode indicatif et, dans cet ordre, l'utilisation du présent, c'est-à-dire l'actualisation

de l'événement telle que l'information veut le présenter au public, c'est-à-dire aussi une image de la vie telle qu'elle se déroule dans le mouvement qui l'entraîne.

C - Un langage concret.

Une des premières recommandations que l'on est en droit de faire à un futur journaliste, c'est de savoir s'exprimer clairement. Entendons par là d'être capable d'écrire un article raisonnable, attrayant, mordant, en français de préférence. Et l'on ajoute souvent : sachez être concret !

Si la philosophie, la science, peuvent se permettre de longs voyages dans l'abstraction, tourner autour de belles formules compliquées, ce n'est pas le cas de la "journalistique". Car le journal, que l'on lit tous les jours, cette "tranche de vie" est véritablement le roman vrai de ceux qui ne lisent jamais autre chose. Et il en est des milliers !

Tout bon journaliste doit savoir "imager" ses propos, soit par des comparaisons, soit par des formules, soit par le choix d'un mot, d'un verbe; il doit créer une magie de la phrase, qui la rende agréable à lire. Escarpit, et nous allons le voir, est passé maître dans l'art de faire vivre un texte. Sans les étudier, ce qui serait fastidieux, nous avons relevé, avec plaisir, un échantillon de cette prose savoureuse et forte que nous livrons tel quel.

Dans "Apesanteur" :

- Replacer sur ses épaules le fardeau des lois.

Dans "Le parcours du bachelier" :

- Sur le chemin de la vie, comme sur la route de Louviers.

Dans "Jeekyll et Hyde" :

- Les plages où rotit par centaines de milliers de tonne à la fois la viande de vacancier.

Dans "service-caféteria" :

- L'armée était déjà depuis longtemps un hypermarché...

Dans "mariages" :

- Depuis Yalta, le monde est devenu un peu musul-
man sur ce point. (Il s'agit évidemment du ma-
riage...).

Dans "les rats" :

- L'argent est comme les rats. (sous entendu : il
quitte le navire quand le naufrage menace.

Dans "J'ai descendu dans mon jardin" :

- Les journaux effeuillent la fleur d'IFOP ou la
corolle de SOFRES.
- Descendre dans le jardin de sa popularité.

Dans "Les braves gens" :

- Ce serait trop beau si tous les diables se fai-
saient ermites et si tous les seigneurs de la guer-
re se faisaient gardiens de la paix.

Dans "Sans rire et sans parler" :

- Jouer le jeu de "je te tiens, tu me tiens par la
barbichette".

Dans "Le chalumeau" :

- Trancher les herses de la plage.

Dans "Eté froid" :

- La planète qui remonte le fil de son histoire.

Dans "Mauvaises herbes" :

- La mauvaise herbe de notre moderne jardin de l'E-
den.

Dans "Le chemin de St Jacques" :

- La faune picaresque des gouvernements.

Ce bref aperçu nous montre ce qu'il faut entendre par une langue vivante, imagée, qui ne sacrifie pas aux joies débililitantes de l'abstraction méthodique, sans rien perdre d'une noblesse de ton. On peut parler là, justement, de la race d'un langage.

D - En guise de conclusion :

Nous concluons cette étude sur le billet intitulé "La puissance et le sourire", paru le 17 juin 1970.

AU JOUR LE JOUR

La puissance et le sourire

Le président Ceausescu est, dit-on, un homme discret et modeste. Ce sont là des qualités rares chez un dirigeant politique. La faute en est d'ailleurs à la politique plus qu'aux hommes. Qu'on le détienne ou qu'on le convoite, le pouvoir secrète presque toujours une certaine paranoïa.

Il en va de même de la puissance pour les nations. C'est sans doute l'un des mérites les plus remarquables de la Roumanie que son autorité internationale se passe de bravade et que son goût intransigeant de l'indépendance nationale se manifeste plutôt par la main offerte et le sourire que par le visage de bois.

ROBERT ESCARFIT.

Il jaillit, à la lecture, une légèreté presque aérienne, une vivacité de la pensée qui la rend automatiquement active, comme un virus. Ici, point besoin de se prendre la tête à deux mains, point besoin de s'accrocher désespérément à la phrase, comme à un radeau, pour ne pas en perdre le fil. Personne ne se sent en péril ! Quatre propositions se succè-

dent, un peu comme les rafales d'une mitrailleuse, sans laisser au lecteur le loisir de reprendre son souffle. Concise et dépouillée à l'extrême, la phrase mord la pensée comme les dents d'une scie le bois tendre. Sujet, verbe, attribut ou complément, rien de plus, rien de moins ! Et on peut voir combien c'est suffisant, admirer quel effet magique Escarpit tire d'une construction aussi simple, aussi banale.

Parfois, cependant, il arrive qu'une phrase plus longue, plus lourdement chargée vienne ralentir le rythme, calmer les halètements, s'offrir comme une dalle de repos à la course de l'esprit.

Dans le billet étudié, composé de deux paragraphes, sensiblement de même longueur, ce changement dans la mesure, qui n'échapperait pas à un musicien de sang, est très perceptible. En effet, si le premier passage se compose d'une suite d'indépendantes, jetées comme des secousses électriques, le second amène deux propositions, la dernière occupant pratiquement la totalité du paragraphe. Cette construction donne à l'ensemble une structure, un "allant", une fermeté indéniables. Véritablement submergé, comme par des vagues courtes, par les premières phrases, le lecteur peut se reposer sur la dernière et entamer sa réflexion, dans le calme.

Vivacité, mais contrebalancée efficacement, voilà bien le style du billet ! La promptitude n'est pas le seul critère d'une langue agréable. On dit souvent du style journalistique que non seulement il offre un épouvantable jargon, mais que, dans bien des cas, il est avare d'images, les abandonnant sans doute à l'extase inutile du poète ! Cette dernière remarque est particulièrement applicable au MONDE dont le sérieux est, pour certains, synonyme d'un ennui sans borne. Un bon écrivain doit savoir manier les mots, qui sont les pierres du journaliste, il doit mouiller son ciment et le couler entre les blocs, il doit construire l'édifice dont chacun attend quelque révélation. On sait les efforts, la lutte qu'a livrés A. Schwarz Bart, par ex-

emple, pour acquérir son style "à la sueur de son front". Choisir ses exemples, mesurer ses comparaisons, créer ses images, tel est le labeur quotidien du billetiste accompli !

Examinons l'article du lundi 1er juin. Déjà le titre, "Le bal et son conducteur", nous stimule par sa concrétude. Nul n'ignore, qui lit le MONDE, que Satan conduit le bal ! Et le bal est ouvert !

AU JOUR LE JOUR

Le bal et son conducteur

C'était dans Faust avant d'être dans la bouche de M. Marcellin: il y a toujours un chef d'orchestre démoniaque qui conduit le bal, mais le Dragon rouge a remplacé le Veau d'or et Mao a remplacé Satan.

Faut-il donc croire que le Veau d'or est enfin renversé et que Satan a pris sa retraite ? Ce serait trop beau pour être vrai. Ils ont simplement réussi dans l'existence. Le Veau est devenu vache à lait dans le monde de l'abondance et Satan diffuse ses rythmes par le disque, la radio et la télévision.

Rien de surprenant dès lors à ce que certains, qui préfèrent à ces joies sophistiquées la musique sauvage des carrefours agités, prennent d'autres idoles et d'autres conducteurs de bal.

ROBERT ESCARPIT.

Dans ce texte, qui traite du gauchisme en France, il eût été facile de citer des chiffres, de se perdre un peu dans les détails d'une réalité "sauvage" et terriblement quotidienne. Il n'en est rien et, au contraire, Escarpit fait preuve non seulement d'une solide connaissance de l'actualité, mais aussi d'une heureuse réussite dans le choix de ses exemples. La société de consommation dont on nous rebat les oreilles, depuis Marcuse, n'hésite pas à devenir le "monde de l'abondance", sans pour autant perdre de sa signification, gagnant même une certaine ampleur. Les noms propres, tirés de la littérature classique, Faust, ou bien de la plus chaude actualité, M. Marcellin, Mao, nous rap-

pellent que le billet est à la fois objet de civilisation et objet de culture, objet et sujet, bien entendu. De civilisation, puisqu'il se penche sur l'actualité, et de culture puisqu'il puise ses comparaisons, ses références chez les maîtres à penser nationaux et internationaux.

Le Dragon Rouge unit ironiquement la Chine éternelle à celle des gardes de la même couleur, et, si le Veau d'or est toujours debout, il est depuis longtemps devenu "vache à lait", amusant symbole de plénitude et de rendement ... La retraite de Satan ne semble pas encore pour demain, si certains de nos penseurs ont déjà donné à Dieu la sienne, et les "carrefours agités" caractérisent à merveille toutes ces manifestations, ces grands rassemblements de foule, de plus en plus fréquents, d'un continent à l'autre, qui dégénèrent régulièrement en de sanglants affrontements. La musique qui en monte n'a rien de bien rassurant, et l'éclatement d'une grenade lacrymogène n'égale pas l'accord sauvage d'une guitare.

Savoir intéresser son lecteur est une affaire de style autant que de profondeur de pensée. Le procédé est doublement dangereux. On en arrive aisément, ma foi, à ne plus rien dire, mais de la plus jolie façon qui puisse être. Et la plus grande, la plus étincelante virtuosité peut engendrer, à la longue, les tristes perspectives de l'habitude (1). Escarpit échappe-t-il à ces deux écueils redoutables ? Nous pouvons dire qu'en général Escarpit essaye soit de soulever une question d'importance, soit de mettre l'accent sur un point précis d'actualité. Et il faut bien reconnaître que l'article second sur la mort de de Gaulle le prouve assez ! Par-

(1) "Mais si cela devient une besogne régulière et méthodique, l'écrivain illustre se met peu à peu, et à son insu, au niveau de ses lecteurs. C'est une loi psychologique et inéluctable". (Sanin Cano - in "Le Rôle intellectuel de la Presse").

fois il se laisse entraîner par sa plume, et ses propos ne valent pas le ton sur lequel il les dit. Heureusement, le fait est rare.

CHAPITRE QUATRIEME

L'HUMOUR DANS LE BILLET D'ESCARPIT

I - Rire de l'actualité :

Vivons-nous dans un siècle où l'on ne sait plus rire, à plus forte raison sourire ? Nous serions tentés parfois de le croire, tout inondés que nous sommes d'un pseudo-humour catalogué de gauche qui aurait plutôt tendance à nous faire grincer des dents. Et si le rire est, tel qu'on le dit depuis Rabelais, le propre de l'homme, nous sommes-nous donc réveillés, un matin, dans un siècle abandonné des hommes et livré à la puissance toute relative des machines ?

Peut-on, doit-on encore rire de l'actualité quotidienne ? Il est des événements pour lesquels l'horreur est une barrière suffisante à éloigner des lèvres le moindre sourire. Et pourtant, Swift n'a-t-il pas fait rire ses contemporains avec sa Modeste Proposition qui proposait tout bonnement, avec une rigueur terrifiante, de résoudre le problème de la surpopulation en mangeant les enfants, ce qui lui permettait en même temps de subvenir aux nécessités de l'alimentation. L'humour a ceci de bien particulier qu'il est sans limite. Il passe aisément du rose le plus tendre au noir le plus sombre, en se riant de ce qu'il détruit. Et c'est bien dans l'actualité, d'ordre général ou privé qu'il puise l'inépuisable matière de sa vitalité.

Rire de l'actualité, c'est un peu rire de soi-même, de son propre univers. On le comprend si bien devant les films de Jacques Tati et, en somme, c'est une bonne chose. Le billet, qui est un des plateaux sur lesquels l'actualité nous est présentée, se doit logiquement de sacrifier à l'humour, dans toutes ses dimensions. Comme précédemment, seule une vue d'ensemble nous apportera une réponse.

A la simple lecture, un certain nombre de textes nous ont semblé particulièrement chargés d'une sorte d'humour commun qu'il reste à définir, dans son mécanisme peut-être, mais aussi en tant que phénomène culturel, intellectuel, intégré dans un processus courant d'information.

II - Etude qualitative de 11 billets :

a) Mariages :

AU JOUR LE JOUR

MARIAGES

Ni à six ni à dix l'union européenne ne serait un mariage d'amour entre nations, si l'on en croit du moins M. Pompidou.

A six ou à dix, c'est en effet assez probable. L'amour est plus exclusif et exige la bilatéralité. Certes, il y a entre nations de vieux ménages dont l'entente relativement cordiale est fondée sur l'habitude plus que sur la passion, il y a des adultères et il y a des divorces.

Mais, précisément, on peut se

demander si l'union européenne n'est pas un moyen d'échapper à la fatalité du mariage multilatéral tel qu'il est conçu de nos jours. Depuis Yalta, le monde est devenu un peu musulman sur ce point. Il ne s'agit plus de ménages bons ou mauvais, mais plutôt de grands sultans qui, avec leurs dizaines d'épouses plus ou moins soumises, leurs odalisques, leurs gardiens du sérail, leurs muets et leurs eunuques, tentent de faire régner sur la planète les mœurs du harem.

ROBERT ESCARPIT.

Voici le phénomène de l'amour, libre ou pas, projeté sur la scène politique et les conséquences plutôt drolatiques qui en découlent.

- L'amour traditionnel à deux.

- Les vieux ménages (on pourrait instaurer le principe des noces d'or, d'argent ou d'autre métal en-

tre les pays !).

- Les cocus et les divorces (de la comédie à la tragédie, sur la scène du monde).

Survient alors une habile comparaison avec le mariage "à l'orientale" qui identifie les grandes puissances aux Sultans et les petits pays aux épouses et autres membres traditionnels du harem.

Evidemment, l'humour provient là de la hardiesse de cette comparaison. Les grands mouvements politiques ne se sont jamais, à ce jour, égalés à ceux du cœur. Le ton sérieux dépasse volontairement le propos et l'humour naît instinctivement d'un arrêt momentané du jugement moral.

b) Ecologie :

AU JOUR LE JOUR

ÉCOLOGIE

Les plaidoyers se multiplient en faveur du parc naturel de la Vanoise, menacé par le zèle de ceux que, assez étrangement, on appelle les « promoteurs », nom qui est proprement celui de l'accusateur dans les procès ecclésiastiques.

Si les avocats de la défense sont justement préoccupés des animaux, des plantes et des sites, le ministère public semble s'intéresser davantage aux constructions, aux aménagements et à leur rapport financier qu'à ceux qui en feront usage.

C'est à se demander si l'on ne devrait pas inclure l'homme avec la marmotte, le bouquetin, la perdrix blanche et le chamois parmi les espèces menacées, ce qui permettrait de le reléguer dans des réserves et de couvrir le reste de la planète d'un beau tapis de pierres et de béton.

ROBERT ESCARPIT.

Ici, la note comique surgit dans toute sa force au dernier paragraphe. Proposer d'inclure l'homme avec les espèces animales menacées ne dit pas qui s'occupera de lui dans ce

cas là ! Quant à le reléguer dans des réserves, n'y est-il pas déjà ! Chaque pays n'est-il pas une grande réserve de matière humaine pour les temps à venir où l'on règle la procréation à des fins incertaines. Et qui n'a pas déjà entendu parler des réserves d'Indiens aux U.S.A. et d'intellectuels égarés en U. R.S.S.

"Couvrir la terre de pierre et de béton" ou plus exactement : "d'un beau tapis de pierre et de béton" utilise deux formes d'humour. En premier lieu, la systématisation ou l'hyperbole qui donne tout de suite une grandeur baroque à l'entreprise considérée. Ensuite, les contradictions dans les termes "beau tapis" et "pierre et béton" qui ne coïncident pas tout-à-fait, c'est le moins que l'on puisse dire ...

c) Innocence :

AU JOUR LE JOUR

INNOCENCE

Les Palestiniens ne savaient pas qu'il y avait des enfants dans le car qui longeait la frontière. Les Israéliens non plus ne savaient pas, l'autre jour, qu'il y avait des enfants dans le camp qu'ils bombardaient.

Les guerres sont le règne de l'innocence : on ne sait jamais. Peut-être serait-il temps d'apprendre. Peut-être serait-il temps de dépouiller ces guerres de leurs mensongères vertus et de comprendre qu'elles ne sont souvent que les jeux lâches et cruels d'hommes, incapables même de reconnaître et d'assumer leur culpabilité quand d'aventure on les prend, les mains rouges du sang inutile qu'ils ont versé... sans savoir.

ROBERT ESCARPIT.

La morale de ce texte, qui a déjà été étudié au chapitre premier : "les guerres sont le règne de l'innocence : on ne sait jamais" est empreinte d'un humour noir assez corrosif.

Et nous avons droit à un bel exemple de raisonnement mathématique appliqué à des notions concrètes :

On ne sait pas \longleftrightarrow on est innocent (vis-à-vis du mal).

La guerre ne permet pas de savoir \longleftrightarrow on ne sait pas \longleftrightarrow on est innocent \longleftrightarrow la guerre est le règne de l'innocence.

La guerre est le règne de l'innocence \longleftrightarrow on ne sait pas \longleftrightarrow on ne sait jamais.

A la base se trouve donc un postulat, suivi d'une généralisation et accompagné d'une suite d'implications réciproques. Le résultat est un ton doux-amer, acide. L'arrêt du jugement moral et même du jugement philosophique conduisent à l'absurdité.

d) Circonstances aggravantes :

AU JOUR LE JOUR

Circonstances aggravantes

Passer treize mois dans une prison pour avoir volé des boîtes de conserves, la chose est moins rare qu'on ne pourrait le croire. Une sociologue, qui sait comment la société est faite, ne pouvait s'en étonner.

Peut-être même s'attendait-elle à pire, car, enfin, son forfait est assorti de circonstances particulièrement aggravantes. Voler pour donner suppose la préméditation, voire la méditation. Si Frédérique Delange avait voulu qu'on l'excuse, elle n'aurait pas dû donner ses boîtes, elle aurait dû les vendre.

ROBERT ESCARPIT.

"Une sociologue qui sait comment la société est faite". L'humour naît du sérieux de la redondance et tout le monde se voit persuadé qu'une sociologue est bien la dernière personne à savoir comment la société est faite.

Vol ----> pour donner (action de charité) ---->
condamnation.

Vcl ----> vendre (action doublement amoral, mais
qui efface la préméditation) ----> circonstances atténuan-
tes.

Tout l'humour repose sur l'absurdité d'une situation
définie par la loi, dont la rigueur accroît encore l'extrava-
gance.

e) L'omelette:

AU JOUR LE JOUR

L'omelette

La visite de M. Andréi Gromyko n'a pas la monotonie un peu quindée du voyage diplomatique habituel. Sans parler du piment que lui donne le jeu de cache-cache avec M. Walter Scheel, on y trouve un petit air de vacances fort sympathique : expositions, promenades, visites, rien n'y manque.

Le Mont-Saint-Michel paraît, à cet égard, particulièrement bien choisi non seulement parce que sa silhouette évoque celle des gratte-ciel de Moscou, mais parce qu'on y possède une science bien utile aux hommes d'Etat, et spécialement aux spécialistes des affaires étrangères : celle de faire d'admirables omélettes sans casser plus d'œufs qu'il n'en faut.

ROBERT ESCARPIT.

Nous assistons avec plaisir à la réduction pure et simple d'un voyage diplomatique important au rang de fait divers culinaire. Le fait divers est ensuite repris pour qualifier un phénomène diplomatique courant : les visites des hommes d'Etat spécialistes des affaires étrangères. L'humour est la conséquence logique de l'arrêt du jugement moral et du décalage entre la légèreté du ton et la gravité du sujet.

f) Célébrations :

AU JOUR LE JOUR CÉLÉBRATIONS

Nul ne conteste, je crois, l'importance du 18 juin 1940 pour le destin de notre pays, mais qu'on ne soit pas trop chagriné si l'anniversaire de l'appel du général de Gaulle n'est pas une fête chômée et carillonnée.

Depuis deux mille ans que l'histoire religieuse, l'histoire militaire, l'histoire politique, l'histoire scientifique, accumulent, de siècle en siècle, les événements décisifs, il n'est guère de jour

dans l'année qui n'ait droit à la célébration de quelque anniversaire. Si notre espèce n'était, heureusement, douée d'une extraordinaire faculté d'oubli, nous serions sans doute en congé au premier de l'an à la Saint-Sylvestre.

Quel temps nous resterait-il alors pour alimenter les générations futures en nouveaux anniversaires à célébrer ?

ROBERT ESCARPIT.

Nous trouvons au départ un syllogisme, ou un raisonnement mathématique de la forme :

$$A = B ; A = C ; \text{ donc } B = C.$$

Ainsi le 18 juin est une fête; le 18 juin est un événement décisif; donc tous les événements décisifs doivent être jours de fête.

La conclusion s'impose, car depuis la création chaque jour a eu le temps de devenir celui d'un événement décisif: nous devrions être en fête toute l'année.

g) Service cafétéria :

AU JOUR LE JOUR

SERVICE CAFÉTÉRIA

Il est clair qu'avec le service militaire sur mesure on s'oriente vers les formules les plus modernes de gestion. L'armée était déjà depuis longtemps un hypermarché; tôt ou tard elle devait en venir à la cafétéria et au self-service militaire. A quand les distributeurs automatiques de briques, galons et médailles à l'entrée des casernes ?

Les jeunes ont vraiment de la chance. Voilà au moins une période de leur vie qu'ils pourront organiser à leur goût. On leur permettra même de jouer au gendarme s'ils le désirent. Et l'on se dit que ce serait un bien beau système qui étendrait le self-service à toute l'existence et qui mettrait entre les mains de chacun le libre choix de son arme, de ses servitudes et de sa libération.

ROBERT ESCARPIT.

L'humour vient de l'application d'un phénomène récent, mais bien incrusté dans les moeurs, la consommation, au service militaire. Le décalage de ton et l'arrêt du jugement moral font le reste.

h) Le parcours du bachelier:

AU JOUR LE JOUR

LE PARCOURS DU BACHELIER

Les épreuves de français du baccalauréat dans la région parisienne s'agrémentaient, cette année, d'une épreuve à la fois physique, morale et intellectuelle dont on regrette qu'il ne soit pas tenu compte dans le résultat final.

Le « parcours du bachelier », avec ou sans transports de remplacement, ouvrait pourtant bien des perspectives et permettait de nombreux développements topiques sur des textes de circonstance : La Fontaine avec le Lièvre et la Tortue, Boileau avec les Embarras de Paris, Rousseau avec la Promenade à pied.

Mais, surtout, il introduit dans la froide rigueur du jugement universitaire un élément de réalisme social tout à fait conforme à l'esprit de notre temps : sur le chemin de la vie comme sur la route de Louviers, il faut rouler carrosse si l'on ne veut point casser de cailloux. Il est temps que les jeunes gens apprennent que science sans essence n'est que ruine du standing.

ROBERT ESCARPIT.

On peut difficilement voir des agréments dans une épreuve de baccalauréat, aussi sentons-nous, dès les premières phrases, le sourire effleurer nos lèvres. Notons au passage la reprise d'un proverbe qu'il faut rendre à Rabelais : " Science sans essence n'est que ruine du standing" pour "Science sans conscience n'est que ruine de l'âme". Notre vieux CANARD ENCHAINE est passé maître en ce genre d'exercices plus rares, il est vrai, sous la plume d'Escarpit.

i) Jekyll et hyde :

AU JOUR LE JOUR

Jekyll et Hyde

C'est une constatation que peut faire n'importe quel voyageur. D'année en année pendant les vacances d'été les continents se dépeuplent au profit des côtes. Les campagnes les plus vertes, les montagnes les plus grandioses, sont des déserts à côté des plages où fôit par centaines de milliers de tonnes à la fois la viande de vacancier.

L'hiver, il est vrai, on en met une bonne partie à réfrigérer dans les stations de ski. Etrange métamorphose du citadin qui se transforme en créature marine chaque été ou en homme des neiges chaque hiver.

On aurait pu croire que dans le monde artificiel et surmené où nous vivons les vacances étaient une occasion de se retrouver, d'être enfin soi-même. Au lieu de cela, on dirait qu'en chacun des Dr. Jekyll que nous sommes, un Mr. Hyde s'éveille au gré des saisons.

ROBERT ESCARPIT.

Humour par comparaison, à partir de la dualité humaine. Tout le monde le sait : "l'homme n'est ni ange ni bête". Il est les deux à la fois. Escarpit ne se prive pas alors de systématiser, avec tout le sérieux nécessaire à l'absurdité de tels propos..

j) Concessions :

AU JOUR LE JOUR

Concessions

En somme, c'est assez clair : on peut se baigner librement dans la mer, mais il faut payer pour mettre le pied sur la plage. Félicitons-nous que la baignade soit gratuite. Il y a de moins en moins de choses qu'on puisse faire gratuitement à notre époque. Il faut payer pour circuler sur les autoroutes et il faut payer pour s'arrêter dans les villes. Il faut payer pour s'asseoir, pour marcher et même pour occuper sans rien faire une surface bâtie.

Un jour viendra inmanquablement où il faudra payer pour respirer, quand la pollution de l'air sera telle qu'on devra confier à des concessionnaires le soin de rendre respirables çà et là quelques mètres cubes d'atmosphère.

La vie est faite de perpétuelles concessions payantes. Quand elle s'achève, il faut encore payer pour obtenir une concession perpétuelle.

ROBERT ESCARPIT.

A la base, se trouve l'inaltérable principe "exnatu-
ra" : il faut payer pour vivre. En accumulant les exemples, en
systématisant, Escarpit nous faire rire de l'horreur d'un tel
idiome. Arrêt du jugement moral.

k) Le singulier et le pluriel :

AU JOUR LE JOUR

Le singulier et le pluriel

A force de rechercher l'unité de l'opposition à Bordeaux, on va finir, au train où l'on va, par dépasser l'unité et en arriver aux fractions. Ce qui est difficile en l'occurrence, ce n'est pas de trouver un candidat unique : c'est de n'en trouver qu'un.

Si j'étais M. Chaban-Delmas, je finirais par m'inquiéter et craindre qu'on ne me perde de vue dans cette foule. Après tout, à vaincre sans péril on triomphe sans gloire. S'il s'agit d'éprouver la confiance des électeurs, mieux vaut un combat singulier entre champions, avec tous ses risques, qu'une mêlée au pluriel où la cohue des assaillants, comme dans les feuilletons de cape et d'épée de la télévision, fait en son sein plus de la moitié de la besogne.

ROBERT ESCARPIT.

Nous assistons ici encore à un bel exemple de raisonnement mathématique dûment appliqué à un phénomène d'ordre politique. C'est l'humain, "trop humain" dans l'éclairage scientifique et toutes les mésententes qui peuvent en découler.

III - L'humour "au jour le jour" :

Il apparaît donc on ne peut plus clairement, à la lumière de ces textes, que, quel que puisse être son sujet, et surtout aussi grave qu'il se présente, le billet reste, pour le lecteur, l'occasion de sourire d'une actualité quotidienne et générale. L'humour tient ici une grande place, une place de choix, tant du point de vue du raisonnement de l'ensemble que de celui de la petite touche, de l'attribut, de l'épithète, du complément, qui font inévitablement sourire.

Il est possible, d'emblée, de dégager un certain nombre de constantes de cette étude : décalage du ton, qui consiste à dire les choses graves joyeusement et, inversement, les choses gaies d'une voix d'outre-tombe; tendance à la systématisation d'un phénomène afin d'en tirer une loi générale du plus extravagant effet; enfin, l'auteur plaque à merveille le syllogisme mathématique sur des événements bien concrets, permettant ainsi, par exemple, à la guerre de devenir le règne de l'innocence. Bergson n'a-t-il pas dit : "Le comique c'est du mécanique plaqué sur du vivant".

Tous ces procédés, ces mécanismes, dirons-nous, repris d'un billet à l'autre, par Escarpit, placent l'ensemble des billets sous le signe d'un "certain sourire", souvent au second degré.

L'humour d'Escarpit, qui pratique tant et plus l'arrêt total ou momentané du jugement moral, est un moyen efficace, semble-t-il, de substituer à une morale lâche, née des événements ou de l'incompréhension humaine, une attitude plus réaliste. D'une certaine façon, l'humour peut dévoiler l'atrocité d'une situation, sans faire éclater à tous moments une révolution. Il fut l'arme préférée de Voltaire et le charme acide de son *Zadig*. Et rares sont les grands écrivains qui ne se soient pas abandonnés à l'attrait de l'humour pour dénoncer les maux de notre monde. Dans son *Anthologie de l'humour noir*, André Breton voit l'humour comme : "une révolte supérieure de l'esprit". C'est sans doute lui accorder là une trop grande importance, mais il est vrai que l'humour traduit l'esprit de révolte devant l'incongruité de certains faits accomplis, de certaines horreurs plus humaines que naturelles. Et devant ces événements, qui nous dépassent, l'humour nous apporte la sécurité, tant il est vrai qu'il n'y a pas de rire sans sécurité. Il serait vain de vouloir faire rire en parlant des camps de concentration, même s'il s'agit là d'un passé qui s'éloigne, car l'humour ne prend sa véritable ampleur que sur un fond de nor-

malité, d'événements parfois ignobles, mais tellement fréquents que plus personne n'y fait attention. Escarpit n'oublie jamais dans ses propos qu'il doit éveiller, même réveiller ses lecteurs, secouer leur conscience endormie par l'étreinte des fausses évidences.

Et s'il est caustique, allant jusqu'à laisser percer une pointe de cynisme, il n'oublie jamais qu'il est avant tout critique et que son but est de dénoncer les automatismes, les erreurs et les tabous de la société.

ÉCOLE SUPÉRIEURE
DE JOURNALISME
DE LILLE

CHAPITRE CINQUIEME

FONCTION DU BILLET

I - Le billet et son public.

Il était intéressant, avant de porter nous-mêmes un avis sur ce que nous pensons être la fonction du billet, de connaître l'opinion des lecteurs (1) sur ce point précis. Nous leur avons donc posé la question de savoir ce que représentait pour eux le billet, ce qu'ils en attendaient plus ou moins. Nous livrons leurs réponses telles quelles, sans en omettre aucune car nous pensons qu'ainsi chacun pourra se faire une idée de l'ampleur du problème soulevé et de sa diversité. Entre parenthèses, figurent les fréquences de répétition des différentes réponses.

- Fil de vue (1)
- Point de vue (2)
- Angle de vision (2)
- Eclairage (2)
- Coup d'oeil (1)

(1) "Il n'y a pas de lecteur moyen. Donc pas d'élucubration pour lecteur moyen. Donc une écriture pour un public déterminé". (Paul-Scott-Mowrer - in LE ROLE INTELLECTUEL DE LA PRESSE).

- Clarté du style (5)
- Un peu de vie
- Epice
- Esprit et synthèse
- Prise de position
- Faire passer des idées
- Critique (2) - satire - polémique
- A "glance" : expression anglaise qui signifie "coup d'oeil".
- Légèreté
- Information plaisante - dérider - détendre - humour
- sourire
- Élément de réflexion (4) - réflexion morale
- Événement quotidien
- Attirer l'attention
- L'avis d'Escarpit.
- Remise en place de l'actualité
- Libre opinion (3)
- Voltaire
- Jugement
- "Pschitt" sur l'actualité
- Dénonciation de l'absurde
- Rien (7). (Notons qu'en général les personnes con-
cernées qui n'attendent rien du billet
le lisent quand même régulièrement !
L'humour ne perd jamais ses droits !)

Si nous voulions résumer l'opinion des lecteurs, nous devrions mettre l'accent sur deux éléments essentiels : la forme et le fond. Car, en général, tous attendent quelque chose des idées exprimées et de la façon dont elles sont exprimées. Le style et la réflexion font l'intérêt du public (1).

(1) "Tout langage assume deux fonctions générales : une fonction de communication intellectuelle, grâce à laquelle nous entrons en rapport les uns avec les autres; une fonction psycho-sociale qui exploite le contenu esthétique ou magique du langage à des fins purement psychologiques". (R. Claude, in LE JOURNAL ET L'ACTUALITE, p. 19)

II - L'avis d'Escarpit :

L'enquêteur : - Un billet est-il autre chose qu'un pur exercice de style ?

Escarpit : - Oui, tout de même. J'ai des choses à dire.

L'enquêteur : - Ecrivez-vous pour vos lecteurs ou pour vous-même ?

Escarpit : - Pour les deux.

L'enquêteur : - Saint-John Perse disait : "Le poète est la mauvaise conscience de son temps". Pensez-vous qu'il en soit de même du billetiste ?

Escarpit : - Pourquoi "mauvaise"? C'est moi qui réagis et je ne triche pas sur ma réaction. Dans la mesure où je suis bien inséré dans mon temps et attentif à ce qui s'y passe, cette réaction rencontre forcément celle d'un certain nombre d'autres qui sont d'accord ou qui ne le sont pas, mais qui sont forcés de réagir à leur tour, donc évidemment de prendre conscience.

III - Le billet "instrument de communication".

Il fallait bien en arriver à cette question qui nous brûle depuis qu'elle est apparue, de plus en plus nettement, au fil de notre étude : Quelle est, finalement, la fonction du billet ? Dans le journal évidemment, mais plus encore dans le processus d'information, car nous avons très bien noté que le billet se détachait, par certains critères, de l'information courante, que ce soit à cause de sa place, de sa fréquence, de son format, du caractère dans lequel il est présenté.

Au-delà de l'information pure et simple, au-delà de la réalité sombre ou joyeuse des faits, au-delà des expériences passées et à venir, il est davantage un phénomène de communication : communication d'homme à foule, mais aussi et surtout d'homme à homme, pris séparément, personnellement concerné car chacun ressent l'actualité selon sa propre vision interne des événements, ses propres goûts, l'éducation dont il est, qu'il le veuille ou non, tributaire pour toute son existence.

On pourrait se demander à quoi il sert de vouloir à tout prix communiquer ainsi. Mais alors on pourrait se demander pourquoi vouloir aussi transmettre des nouvelles, car le besoin de communiquer une pensée ne diffère pas du besoin de transmettre une nouvelle. Escarpit a dit qu'il avait des choses à faire savoir et ses lecteurs ont clairement répondu qu'ils attendaient de lui une réflexion, une opinion, un avis.

Alors, ce peut être par affinité, par besoin ou nécessité, dans la mesure où l'on se sent conscient d'appartenir à une communauté responsable. Sans le chercher, sans le vouloir, Escarpit rapproche peut-être, sûrement même, pour quelques instants des hommes qui ne se connaissent pas et ne se connaîtront jamais, mais qui, rejoignant son avis d'un jour, se comprennent et jugent d'un même oeil souverain l'événement dont on veut leur montrer l'importance.

Evidemment, une question est immédiatement soulevée, à savoir pourquoi Escarpit plutôt qu'un autre ? Dans "le rôle intellectuel de la presse" Friedrich Sieburg précise : "Le rôle intellectuel que la presse peut jouer, ou dont elle est capable, dépend pour une très large part du talent de ceux qui écrivent dans les journaux. Que si le journaliste est une personnalité, il pourra accoutumer ses lecteurs à le suivre sur presque tous les terrains et, en dernière analyse, leur imposer véritablement une formation authentique. Car le public se sent attiré par le rayonnement qui émane d'une véritable personnalité". S'il n'est guère certain qu'Escarpit veuille imposer une formation à ses

lecteurs - et s'il arrive à le faire c'est sans doute indépendamment de sa volonté - il est par contre, dans le milieu culturel français, qu'on le veuille ou non, une personnalité importante. (Ne pense t-il pas se présenter à l'Académie Française ?). Homme d'une vaste culture, professeur à l'Université, écrivain de talent, et passionné de l'actualité, que pourrait-il lui manquer pour devenir un bon journaliste ?

Escarpit lui-même, quand nous lui demandions comment on devient Robert Escarpit en page I du Monde, nous a répondu :

- Par hasard au début. Ensuite en continuant pendant vingt-deux ans (pour le moment).

Vingt-deux ans en contact direct avec l'actualité, est-ce suffisant pour en avoir appris assez et pouvoir en dire ce que l'on en pense ? Nous le croyons.

Le billet déclenche une prise de conscience des hommes. En les éclairant sur tel ou tel événement, en leur apportant les coordonnées historiques de l'actualité, il leur parle et, tout en le faisant, il les fait soliloquer, ou converser. Le lecteur digère le point de vue de l'auteur pour en faire le sien, tout comme le spectateur s'identifie plus ou moins au héros du film ou du roman. (Le billet n'est-il pas le fameux miroir stendahléen que l'on promène sur le chemin de l'actualité ?). Bien sûr, c'est Escarpit qui a écrit cela, mais finalement ce sont mes idées, c'est ce que moi j'aurais voulu, j'aurais aimé dire.

Puisqu'il est une voix, comme nous l'avons fait remarquer, celle de la conscience, celle de la sagesse, celle de la révolte, nous pourrions aisément identifier le billet à l'éditorial classique, de plus en plus rare, il est vrai. Ce ne semble pas être le cas, en ce sens qu'un éditorial classique est le plus souvent entaché d'un "politisme" aigu et chronique, d'une bonne conscience à la limite du supportable pour qui n'a pas les mêmes idées,

sur le sujet traité. L'éditorialiste convaincu se perd dans ses propos, divague, crie à la foule l'incertitude de ses instincts, de ses convictions, plus qu'un raisonnement intelligible. Il plane et décoche ses flèches sans jamais réellement toucher sa cible, puisqu'il ne prêche qu'à des convaincus, les autres ne s'accordant pas aux mêmes opinions. Disons le franchement, il finit par ennuyer, à la longue, tantôt par ses haïnes, par ses larmes, tantôt par ses cabrioles de vieux singe averti.

Au contraire, le billet conserve une certaine neutralité, non qu'il refuse l'engagement, mais une neutralité de ton, qui l'identifie à une conscience collective des lecteurs.

Il ne cherche pas à convertir (1), à dispenser le message quotidien. S'il s'insurge, c'est contre la honte, la guerre, l'horreur. S'il critique, c'est la mauvaise foi, la mauvaise volonté, le ridicule. S'il met en garde, c'est contre les dangers du Progrès, générateur d'angoisse à la face du monde. Il est un peu le grand thermomètre qui donne la température du pays, du monde et qui parfois annonce : attention, le niveau monte à son point critique !

Il offre au lecteur ce que nous pourrions nommer une lecture "au carré" de l'actualité, une relecture réfléchie, qui force l'oeil, qui oblige le lecteur à une intériorisation souhaitable, sinon nécessaire. Ainsi, il peut influencer la pensée, l'opinion de quelqu'un, faire découvrir un point de vue que l'on avait négligé, en ayant lu les faits dans un autre article.

L'esprit de l'homme moderne, de l'homme du vingtième siècle est affreusement occupé, rempli de mille choses, de chiffres, de rendez-vous, d'adresses, de noms, de prix. Directement,

(1) "Pour réussir une tentative de propagande, il faut avoir à faire à des gens doués d'une certaine dose de stupidité". (Kingsley Martin dans LE ROLE INTELLECTUEL DE LA PRESSE).

le billet écarte les préoccupations, frappe au but, déclenche le sourire, le hochement de tête entendu, la grimace, s'il le faut. Mais, en forçant le lecteur à réagir, il agit.

S'il est bien une chose à laquelle le billet se refuse, c'est ennuyer (quoique, l'exception confirmant la règle, il en est qui ne trouvent rien de plus mortel qu'un billet d'Escarpit). Il ne pourrait d'ailleurs y survivre. Un abondant courrier (et nous savons qu'Escarpit reçoit en moyenne six lettres par jour) ferait savoir à l'auteur qu'il n'est plus à sa place. Qu'y aurait-il de plus horriblement insupportable que ces quelques lignes mal construites, lourdes, empâtées, sans saveur ? Quel intérêt y prendrait-on ?

Le billet divertit, amuse, au même titre qu'une fable de La Fontaine, qu'un poème de G. Fourest, qu'un écrit du savoureux dictionnaire philosophique de Voltaire. Méditation sur le quotidien, le billet rejette le nébuleux, l'ésotérique, l'indigeste philosophie du fait. Il accueille la légèreté, le coup de plume acéré, brillant. Il peut nous mener du sourire discret, un peu sec, au bon rire franc, jamais à l'éclat catacactant des salles de garde. Un magazine d'humour (il s'agit de Pilote) se définit ainsi : "Le journal qui s'amuse à réfléchir". On pourrait tout aussi bien en dire autant du billet, avec quelques réserves sans doute. Nous l'avons vu précédemment, l'humour d'Escarpit, très poli, très pince-sans-rire, très Outre-Manche, se refuse à employer la massue. Il se trouve là comme par hasard, sous entendu, caché derrière chaque mot, chaque phrase. Il s'insinue, détourne la morale de sa voix, remet les choses à leur place, sans avoir l'air d'y toucher.

Véritable petit "journal" dans le journal, le billet présente donc de multiples aspects qui nous interdisent de dé-

finir très exactement sa fonction, car chacun est en droit d'y trouver ce qu'il désire. C'est là ce qui fait toute sa valeur. S'il se développe dans un cadre souvent identique (1), si sa présentation demeure la même, son contenu reste une surprise. L'attend-on sévère et noir qu'il nous nargue d'un sourire vif comme l'éclair, léger et primesautier qu'il nous assomme d'une vérité aveuglante. L'imprévu est son lot, son arme favorite. Ecrit à l'heure du petit déjeuner, parfois le soir, ainsi que le précise Escarpit, il nous attend "au jour le jour", pour le meilleur et pour le pire.

(1) "La même nouvelle peut avoir différentes significations selon la page, la colonne où elle paraîtra, et les caractères en lesquels elle aura été imprimée". (Sanin Cano, dans LE ROLE INTELLECTUEL DE LA PRESSE).

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- L'HUMOUR (Que sais-je ?), par Escarpit.
- LA STYLISTIQUE (Que sais-je ?), Pierre Guiraud.
- LE JOURNAL ET L'ACTUALITE (Marabout université), R. Clause.
- LA PHILOSOPHIE (Marabout université), J. Grynpas.
- LE ROLE INTELLECTUEL DE LA PRESSE (Cahiers de l'Institut International de Coopération Intellectuelle).

Ecole Supérieure de Journalisme



50, rue Gauthier de Châtillon
F- 59046 LILLE Cedex
Tél. (33) 03 20 30 44 00 - Fax (33) 03 20 30 44 94
E-mail : esj@esj-lille.fr - Web : <http://www.esj-lille.fr>
Siret 783 707 011 RCS Lille